

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

A V R I L 1 7 6 4.



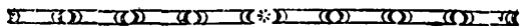
NEUCHÂTEL,
Chez JEAN FREDERIC HUGI.

MDCCLXIV.





JOURNAL HELVETIQUE.



A V R I L 1764.



E X A M E N

De la vraie signification du mot HERETIQUE.

QU'EST-CE qu'un *Hérétique*? Question grave & d'une très grande importance, puis que c'est faute d'avoir été bien examinée, discutée, & solidement éclaircie, qu'on a vu, dès les premiers siècles du Christianisme, tant de scandaleux débats, tant de haines, d'animosités, d'orgueilleux anathèmes, de schismes également honteux & opiniâtres, & dans la suite tant de cruautés, de barbaries, de massacres, de torrents de sang, de supplices

inouïs, & d'un raffinement plus qu'infernal, exercés par qui? & contre qui? par des Chrétiens & contre des Chrétiens, par des gens qui ne pouvoient ignorer la loi capitale de leur divin Législateur, qui est d'aimer généralement tous les homes, nos énemis mêmes, & de le leur témoigner par des bienfaits réels; & d'avoir outre cela un amour particulier, un amour fraternel pour tous ceux qui font profession de reconoitre avec nous le même Chef; un amour fraternel tel que ce'ui dont il nous a aimés lui même; c'est à dire, selon l'explication qu'en donne son Disciple chéri (*), un amour qui dans l'ocasion nous fasse sacrifier nôtre propre vie pour nos frères, loin de la leur ravir par de barbares suplices.

Mais venons à nôtre Question: Qu'est-ce donc qu'un *Hérétique*. Par son étimologie, ce mot, grec d'origine, ne signifie proprement qu'un *home qui choisit*: Idée vague, il faut l'avouer, & qui ne nous instruit guères. Malheureusement ce mot, dont les Ecrits des Pères, les Histoires Eclésiastiques, & les Cours de Théologie sont remplis, ne se trouve qu'une seule fois dans tout le Nouveau Testament;

(*) 1. Jean III. 16.

ainsi l'on ne sauroit en déterminer le sens précis par la confrontation de divers passages. C'est dans l'Épître à Tite, ch. III. v. 10. *Evite l'homme hérétique, après l'avoir averti une & deux fois; sachant qu'un tel homme est entièrement perverti, & qu'il péche étant condamné par sa propre conscience.* Mais come le mot d'*Hérésie* s'y trouve assez fréquemment, si par l'examen de ces divers endroits on peut s'en faire une juste idée, on l'aura par cela même de celui d'*Hérétique*.

Tous les Traducteurs généralement rendent le mot d'*Hérésie* par celui de *Scète*; & quand on examine les divers endroits où il se trouve, on voit, par la liaison du discours, que quelques fois il s'y prend en mauvaise part (*); mais d'autres fois aussi tout simplement & sans aucune idée de blame (**). Il se trouve même dans un endroit où il semble qu'il présente plutôt quelque chose de favorable; c'est aux Actes des Apôtres ch. XXVI. v. 5. *Ils savent eux mêmes*, dit ST PAUL, & c'est de ses acufateurs dont il parle, *ils savent*

A a 3

(*) Voyez 1. Cor. XI. 19. Gal V. 20. 2. Pier. II. 1.

(**) Voyez Act. V. 17. XV. 5. XXVIII. 22.

il y a longtems, s'ils veulent en rendre témoignage, que j'ai suivi la Secte des Phariséens, qui est la plus exacte de nôtre Religion. Il y a dans le grec l'*Hérésie des Phariséens*. Je dis qu'ici ce mot doit se prendre plutôt en bone qu'en mauvaise part. Non seulement ST. PAUL ne devoit pas chercher à aigrir ses acufateurs par des injures & des qualifications odieuses; mais il seroit absurde qu'il eut voulu s'injurier lui même en voulant faire son apologie; & il est évident qu'il se fait au contraire honneur de ce qu'il nomme *Hérésie*, puis que c'étoit, dit-il, l'*Hérésie la plus exacte de la Religion Juive*, Religion qu'il ne renie point, puis qu'il la nomme encore sa Religion; de nôtre Religion, dit-il.

Le mot d'*Hérésie* pouvant donc se prendre quelques fois en bone part, il semble qu'à moins qu'il n'y ait quelque chose dans la liaison du discours qui fasse juger qu'il y est mis en mauvaise part, il ne doit signifier autre chose sinon simplement des sentimens particuliers en fait de Religion, diférens de ceux du gros de la nation dans laquelle on vit. Par analogie, il s'ensuivra donc de même, que le mot d'*Hétérique*, pris simplement & sans qu'on y ajoute rien d'odieux, marque un homme qui a des sentimens particuliers en matière

de Religion, ou, pour m'énoncer plus étimologiquement, un home qui s'est *choisi*, qui s'est fait sur la Religion des sentimens particuliers, & si l'on veut y ajouter encore un trait, un home qui cherche à les répandre & à les établir.

Sur ce pied là l'on pourroit dire, sans qu'on dut s'en scandaliser, qu'à prendre le mot d'*Hérétique* dans son sens favorable, les Apôtres, aux yeux des Juifs & des Paiens, étoient eux mêmes des Hérétiques, puis qu'ils avoient choisi & embrassé des sentimens particuliers, & une Religion fort différente de celle de leur nation, & même de toutes les nations, & que jamais, en quoi que ce soit, personne n'a montré plus de zèle & d'ardeur qu'eux dans l'établissement de leur croyance & de leur Religion.

A la bone heure, dira-t-on, à prendre le mot d'*Hérétique* en bone part & dans un sens favorable; mais que doit il signifier, à le prendre en mauvaise part? car c'est de ce second sens dont il s'agit dans la question proposée.

J'estime que le passage de ST. PAUL à TITE, raporté ci dessus, nous instruira maintenant suffisamment. *Evite*, dit-il, *l'home hérétique, sachant qu'un tel home est*

entièrement perverti, & qu'il pèche étant condamné par sa propre conscience.

Cette façon de s'énoncer par le participe, *sachant*, est susceptible de ces deux sens: L'un, Evite l'homme hérétique *parce que tu sais* qu'il est entièrement perverti &c. L'autre Evite l'homme hérétique *quand tu sauras*, quand tu verras qu'il est entièrement perverti &c.

Le premier de ces sens est manifestement faux, absurde & démenti par l'expérience. Il est faux & absurde que tout homme qui a des sentimens particuliers en matière de Religion soit, par cela même *entièrement perverti*, c'est à dire, entièrement corrompu & dépravé quant au cœur, & qu'il soit *condamné par sa propre conscience*. Sur tout, cela est évidemment démenti par l'expérience; puis que dans tous les siècles on a vû des gens à sentimens particuliers sur la Religion, avoir des mœurs plus réglées & plus pures que ceux qui, come ST. PAUL l'a dit des Phariséens, se piquoient de la plus exacte orthodoxie, & qui les persécutoient, & être de même dans leurs sentimens en toute saine conscience & avec autant & plus de bone foi qu'eux; come l'a très ingénieusement démontré le sage & pieux ARNOLD, dans son *Histoire de l'Eglise & des Héré-*

lies, en deux gros volumes in folio ; Ouvrage si intéressant & si instructif, pour le dire en passant, que le digne M. DE BOCHAT, Professeur en Droit & en Histoire, & l'un des plus respectables Magistrats de Lausanne, eut fort à cœur de le traduire d'allemand en françois.

Nous voilà donc réduits au second sens du passage indiqué ci dessus, qui est que l'home hérétique, pris en mauvaise part, est celui qui sur la Religion s'est fait des sentimens si mauvais, si pernicieux, qu'il fait voir par cela même qu'il est *entièrement perverti*, dépravé, corrompu, &, de plus, *condanné par sa propre conscience*.

Et que l'on observe bien la facon dont s'énonce ST. PAUL Il ne dit pas, le *souppçonant*, le *taxant*, le *jugeant*, l'*accusant* d'être entièrement perverti ; mais il dit, *sachant*, c'est à dire, dès que tu sauras, que tu verras certainement, que tu feras bien convaincu qu'il est tel. Et quand tout ce que nous avons dit ne nous forceroit pas à l'entendre ainsi, nous y serions forcés par d'autres paroles du même Apôtre, à moins que de vouloir le faire tomber en insigne contradiction avec lui même. *Que chacun, dit-il, suive le sentiment dont il est pleinement persuadé. Et qui es tu, toi qui condannes le serviteur*

d'autrui ? S'il se tient ferme ou s'il tombe c'est l'affaire de son Maître, & Dieu est puissant pour le soutenir. Chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi même ; c'est pourquoi gardons nous bien de nous juger les uns les autres (). Le Serviteur du Seigneur, dit-il ailleurs, doit être doux envers tout le monde, patient, instruisant avec douceur ceux qui ne sont pas dans les mêmes sentimens que lui, afin de voir si Dieu ne leur fera pas la grace de se convertir pour conoitre la vérité (**).*

Ne pourroit-on même point penser, que dans ce passage de l'Épître à TITE que nous examinons, ST. PAUL ne veut pas parler de tout Hérétique en général, mais d'un certain home en particulier, qu'il avoit vû de près en Crète, & qu'il conoissoit si bien, que sans même y faire intervenir une lumière naturelle, il ose afirmer à TITE, qu'il est tel qu'il le lui dépeint, *entièrement perverti* &c. ce qui seroit un cas particulier, & qui ne tireroit point à conséquence pour d'autres, par rapport à nous sur tout, qui n'oserions nous flater d'aucune de ces illumina-

(*) Rom. XIV. 4. 5. 12. & 13.

(**) 2. Tim. II. 24. 25.

tions surnaturelles qu'éprouvoit si souvent
ST. PAUL.

Quoi qu'il en soit, observons enfin, que ST. PAUL prescrivant à TITE une règle de conduite envers l'hérétique, il lui dit simplement de *l'éviter*, après l'avoir averti une ou deux fois. Bon Dieu! quelle différence, entre *éviter* quelqu'un, & toutes les cruautés & les barbaries infernales où l'on s'est porté si souvent dans la Chrétienté par zèle, disons mieux, par rage (*) de religion, contre des milliers de bones gens, l'opposé de ceux que ST. PAUL dit être *entièrement pervertis & condamnés par leur propre conscience*; puis que c'étoit leur conscience même qui les obligeoit à endurer patiemment toutes ces cruautés, plutôt que d'abjurer des sentimens où ils étoient avec une entière bone foi, & que le bon témoignage que leur rendoit en cela leur conscience étoit toute leur ressource, & l'unique contrepoids à leurs souffrances & à leurs tourmens. Non, jamais ces objets ne se présentent à moi, que tout aussi tôt je ne me dise, que l'Humanité, que la Chrétienté s'est tellement couverte en cela d'un éternel opro-

(*) Expression de ST. PAUL lui même, & contre lui même, Act XXVI. 11.

bre, que des torrens de larmes de sang ne pourroient jamais l'effacer. Et plût à Dieu pût on se flater de ne plus rien voir de pareil sur la terre ! Mais coment l'espérer, tandis qu'on n'y verra pas biffer & condanner aux flames, par tous les Princes Chrétiens unanimément, avec les plus vives démonstrations d'horreur, ces Loix pénales, décernées par leurs stupides Aieux contre les prétendus Hérétiques, Loix toujours subsistantes, & à l'apui desquelles tant de noirs Tribunaux continuent à siéger & à exercer leurs *Actes de foi*, come ils s'énoncent.

Pour faire un peu diversion à des objets si lugubres & si affligeans, finissons par une anecdote assez plaisante, & qui ne laisse pas d'avoir un raport direct à notre question. Je viens de lire, dans la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts* (*), l'annonce de la publication d'une ancienne Lettre de FERDINAND Roi d'Arragon, à l'Empereur SIGISMOND, dans laquelle il l'exhorte à faire mourir JEAN Hus.

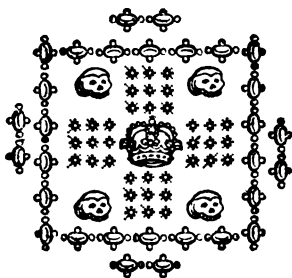
„ Cette Lettre, disent Messrs. les Journalistes, écrite en 1415 n'avoit pas encore été imprimée. Elle se ressent de

(*) Janvier, Février & Mars 1763. p. 117.

» l'ignorance & du faux zèle de ce tems
 » là. FERDINAND, quoi qu'il fut d'ail-
 » leurs un Prince bon & vertueux, y
 » soutient qu'il ne faut pas garder la foi
 » aux hérétiques ; maxime abominable
 » que le Concile adopta depuis ; ce qui
 » le couvre d'une infamie éternelle. Pour
 » montrer qu'il faut punir de mort les
 » hérétiques, FERDINAND cite ces paro-
 » les de St. Paul à Tite, chap. III. v. 10.
 » telles qu'elles se trouvent dans l'ancienne
 » version latine : *Hereticum hominem post*
 » *unam & secundam correptionem devita.*
 » Le bon Prince s'imaginait que le mot,
 » *devita*, signifioit, ôter la vie, *de vitâ*
 » *tollere*. ÉRASME nous apprend que cette
 » belle interprétation fut aussi faite par
 » un grave Théologien dans ce même
 » Concile de Constance. Ce passage d'E-
 » RASME est curieux ; le voici : *Hic lo-*
 » *cus est quem senex quidam Theologus, &*
 » *imprimis severus, in Concilio produxit.*
 » *Cum venisset in questionem, num quis esset*
 » *locus in Litteris Canonicis qui juberet hæ-*
 » *reticum affici supplicio capitis : Devita,*
 » *devita, inquit ; putans, devitare, latinis*
 » *esse, de vitâ tollere. Id ne quis suspi-*
 » *cetur meum esse commentum, accepi ex Jo-*
 » *hanna Coletto, viro spectatae integritatis,*
 » *quo presidente res acta est (*).*

(*) ERASM. Annot in N. T. ad Tit. III. 10.

Les gens de l'Inquisition & tous leurs Fauteurs & autres Persécuteurs de nos jours, agréeroient-ils que, pour excuser un peu toutes leurs horreurs, nous les soupçonassions d'applaudir encore à cette même savante interprétation du mot *devitare*. Encore y auroit il toujours loin, d'ôter simplement la vie, à brûler vif & à toutes les autres barbaries dont on use envers les prétendus hérétiques.





AUX EDITEURS.

En leur envoyant une Dissertation sur cette Question: Quel Peuple fut jamais le plus heureux?

Une Gazette Françoisé anonçoit il y a quelque tems que la Société Typographique de Berne proposoit cette Question, Quel Peuple fut jamais le plus heureux? L'avis étoit une imagination, ou une erreur du Gazetier; cependant on fit la réponse suivante à la question proposée: Le desir de savoir si on la trouvera juste, engage à vous adresser, Messieurs, la petite Dissertation ci jointe, avec prière de l'insérer dans votre Journal, s'il vous paroît qu'elle en vaille la peine.

UN Peuple est une collection d'hommes, & quel home fut jamais véritablement heureux? L'home, triste jouet d'une nécessité, qui le jette malgré lui sur la terre, éprouve dans ce séjour de larmes un petit nombre de plaisirs peu solides, & un très grand nombre de maux réels: Il atteint

laborieusement à la maturité, & il parvient à sa ruine, après avoir parcouru un cercle d'erreurs inévitables, d'incertitudes profondes, de passions fougueuses, de douleurs amères; cercle de peines dans lequel il n'est peut-être pour lui rien de plus heureux, que le point fatal où il en sort. Voilà l'homme, & ce qui arrive aux hommes en Société. Foible & petit dans son origine, un Peuple travaille à acquérir de la force & de la célébrité; mais, pour les êtres créés, toute élévation, toute grandeur factice est un état violent & contre nature; la chute est toute prête: S'il plait à la fortune de faire prospérer ce Peuple, le point le plus haut de sa grandeur est le premier de sa décadence: Une administration odieuse, la tyrannie, l'ambition, la discorde, & la guerre le réduisent dans un état de langueur & de dépérissement, où il persévère jusques à ce qu'un Peuple nouveau vienne mettre fin à sa domination, & s'établir sur ses débris. Il y a donc un rapport, une ressemblance nécessaire entre la vie politique d'une Nation, & la vie naturelle de l'homme: Celui-ci n'étant pas né pour être solidement heureux, celle-là ne peut jamais l'être; elle ne peut mériter ce titre

que

que respectivement aux autres Nations. C'est donc la sème du bonheur respectif de chaque Peuple qu'il faut considérer ici, pour répondre à la Question proposée. Le sujet exige que nous jettions un coup d'œil rapide sur les tems passés & présens: Consultons l'Histoire, ce vaste recueil de vrai & de faux, & sans sortir des bornes étroites prescrites à ce genre d'écrits, tâchons de découvrir quel Peuple paroît avoir été, ou être maintenant assez heureux, pour mériter d'être distingué par là de tous les autres.

Les hommes ont toujours vécu ou dans l'Anarchie, ou sous le Despotisme, ou sous un Gouvernement libre, ou présumé libre. Dans l'Anarchie la confusion & les désordres nous dispensent d'y chercher le bonheur. L'Amérique presque entière, le Nord de l'Asie, & une grande partie de l'Afrique ne contiennent que des Nations dans l'Anarchie.

C'est une vérité sensible que les ténèbres ne sont pas plus contraires à la lumière, que le Despotisme l'est au bonheur. Il dépouille l'homme de cette précieuse liberté, qu'il a reçue de la nature; il le réduit presque à la condition des animaux; il l'avilit. Assis sur un Trône

redoutable, mais toujours chancelant, un insolent Despote retient des millions d'esclaves sous un joug de fer, que quelques uns mordent avec fureur, & que le reste baigne de larmes. Pour lui plaire, il faut qu'on sache obéir & mourir quand il l'ordonne. Il n'est point, selon lui, d'autre Loi, point d'autre Justice que sa volonté. Sous une administration fondée sur la violence, tous sont Tirans come le maître, ou tous sont opprimés. Droit, équité, honneur y sont des termes inconnus; les révolutions, les guerres, la crainte & l'indolence achèvent les misères de ces Peuples d'esclaves.

Il faut que l'ame soit étrangement dégradée par la servitude, ou que l'habitude d'obéir soit bien puissante, puisque, malgré ce penchant secret, qui porte les hommes à la liberté, le Despotisme est encore aussi étendu que jamais. Ce Gouvernement barbare se soutient toujours dans les parties Orientales, & Septentrionales de l'Europe: Il dominoit dans les plus riches contrées de l'Amérique, avant que la soif de l'or y eut conduit des tigres à figure humaine: Une partie de l'Afrique connue, Carthage exceptée, a toujours été soumise au Despotisme, & l'Asie presque-entière n'a jamais eû que des Despotes pour

Mâîtres : Ces vastes régions ne nous offrent que des ames lâches ou malheureuses ; ce n'est que dans les Gouvernemens modérés , qu'on peut espérer d'en trouver d'autres.

Si quelque Peuple dût jamais être heureux , ce furent les Juifs ; leur Dieu vouloit bien être leur Roi : Ce Roi divin vouloit être aimé , parce qu'il est bon , craint , parce qu'il est tout puissant , adoré uniquement , parce qu'il est le seul Dieu suprême. Ils avoient vû , & , pour ainsi dire , touché les merveilles sans nombre qu'il avoit operées en leur faveur : Ils avoient mille fois éprouvé ses vengeances terribles & sa clémence paternelle. Aveuglement , perversité incompréhensible ! Cette race méchante retomboit sans cesse dans ses murmures , & dans ses infidélités. Les derniers crimes mettent enfin le comble à tous les autres ; Dieu frapa ce Peuple ingrat , & les restes en furent dispersés parmi les Nations & livrés à leurs mépris : Punition peut-être plus grande , qu'une destruction totale.

Les autres Nations nous présentent des crimes & des malheurs moins grands. Les Phéniciens obtinrent une considération proportionnée aux immenses richesses que

les Arts & le Commerce leur procurèrent ; mais leurs richesses ne les empêchèrent point d'être subjugués, & bientôt oubliés.

La même cause éleva la République de Carthage ; le Commerce la rendit riche, & aussi-tôt ambitieuse ; il est vraisemblable qu'elle eût évité sa ruine, si contente de ses possessions en Afrique, elle se fut uniquement appliquée à en éloigner l'ennemi ; mais elle voulut s'agrandir, & par ses conquêtes en Europe, elle se donna des voisins plus ambitieux encore, & plus injustes qu'elle : Rome l'attaqua avec une supériorité décidée ; & Carthage succomba sous les coups de cette formidable ennemie.

Les Grecs, si renommés par les Sciences, les Arts & les Vertus furent moins heureux que célèbres : Cette Nation, où les Sages & les Grands Hommes en tout genre étoient si communs, ne fut pas moins agitée que les autres par les fureurs de la discorde. Elle se soutint jusques aux tems de l'élévation des Macédoniens. Dès que PHILIPPE lui eût fait sentir qu'elle pouvoit cesser d'être libre, elle comença à décliner ; la servitude où les Romains la réduisirent éclipça totalement sa gloire & ses triomphes. Si dans la suite elle parut se relever sous le nom d'Empire d'Orient, cette apparence fut trompeuse ; soumise au

pouvoir absolu, elle n'en fut pas moins esclave.

A l'égard des Nations Européennes, qui furent vaincues par les Romains, come elles négligeoient d'instruire la Postérité des choses qui auroient pû l'intéresser, on manque de lumières suffisantes pour former sur leur état des conjectures raisonnables : Cependant on peut présumer, que leur bonheur n'a pas été grand, si elles n'en ont pas eû plus que de politique : Elles se laissèrent vaincre sans s'unir contre l'énemi comun, & elles tombèrent dans le même excès de stupidité, qu'un home qui verroit la flame consumer la maison de son voisin, & qui ne prendroit aucunes précautions pour garantir la sienne.

Mais ces vainqueurs heureux, ces fameux Romains ne seroient-ils pas le Peuple que nous cherchons ? Ils le seroient assurément, si les victoires, les conquêtes, & la gloire étoient le bonheur : Victoires sanglantes, Conquêtes injustes, Gloire frivole, vous n'êtes aux yeux de la raison, qu'une pompeuse adversité, qu'une brillante misère. Rome, il est vrai, eût de beaux jours pendant la République ; elle en eût sous AUGUSTE ; elle vit régner

TITUS, cet excellent Prince, l'amour du monde; depuis NERVA jusques à MARC-AURELLE inclusivement, il s'écoula un siècle de servitude assez tranquile; mais les beaux jours de Rome sont bien obscurcis, par les jours ténébreux: Des guerres étrangères & civiles, entreprises sans autre motifs que la force & l'envie de dominer, des cabales, des factions, le luxe des grands, l'oppression des petits, l'effroyable tyrannie du plus grand nombre des Empereurs, dont plusieurs furent des monstres exécrables, tel fut l'état de Rome jusques aux tems où des armées de Barbares vinrent détruire cette puissance, ennemie de toutes les autres. On ne peut s'empêcher de remarquer, que la Providence semble avoir conduit elle même ces événemens, pour justifier sa longue patience à l'égard de ces avides Romains, dont il ne reste plus qu'un vain nom.

Les Arabes, qui tiennent aux tems anciens & présens, sont connus par leurs talens pour la guerre & pour les lettres; ils ne le sont pas moins par leurs violences & par leurs brigandages. Ils virent naître parmi eux un système religieux, défiguré par des Fables absurdes & chargé de cérémonies, mais dont la morale étoit bonne. Ils adoptèrent les cérémonies, &

négligèrent les Préceptes moraux : Sans doute ils trouvèrent qu'il étoit plus aisé de faire des oblations & des prières, que d'être équitables & humains : Le Gouvernement de ceux d'entre les Arabes, qui n'ont point eû de Despotés, paroît avoir toujours été assez semblable à une confuse anarchie.

Les Peuplès dont nous venons de parler sont les seuls de l'Antiquité, qui pourroient avec le plus de raison prétendre à la qualité de Peuple heureux. Il n'est que trop manifeste que leur prétention seroit sans fondement. Voyons maintenant si cette qualité convient mieux à leur postérité : Elle eut des moyens dont ses Ancêtres avoient été privés. Une lumière nouvelle éclaire le monde ; la Religion la plus sainte se répand de toute part ; la paix & l'amour sont anoncés à tous les homes ; ils ont ordre de s'aimer : L'iniquité va disparoitre de la terre, sans doute les homes vont être heureux ! Non, cette espérance ne sera point remplie ; ils seront toujours homes, ils seront toujours misérables. En éfet, il est certain que les derniers Siècles n'ont pas été plus heureux, ni meilleurs que les premiers.

Parcourons les tems écoulés depuis l'é-

tablissement du Christianisme ; nous voyons d'abord les Empereurs persécutans ceux qui refusent de fléchir devant leurs vaines idoles. Devenus Chrétiens, ils persécutent encore ceux qui ne le font pas de la même manière qu'eux : Tout est dans l'incertitude & dans le désordre. Un danger plus pressant fixe les esprits : Des armées sorties du fond du Nord portent dans l'Europe la terreur & la destruction. Tout est bouleversé, tout change de forme ; l'Empire Romain périt, & les vainqueurs unis aux vaincus, élèvent sur ses débris des puissances nouvelles. Bientôt l'avidité cupide arme tous les Princes, tous attaquent ou se défendent ; la terre est inondée de maux de toute espèce : L'ignorance règne ; l'erreur, la superstition, & le fanatisme la suivent : Ces monstres se réunissent pour former ces monstrueuses Sociétés, qui font vœu d'être inutiles au monde, conséquemment de lui nuire. Les Peuples sont séduits & trompés : Ils jurent de porter dans des climats étrangers des guerres injustes & imprudemment entreprises ; L'Europe est dépeuplée par cet engagement téméraire ; on se ligue encore pour des expéditions infernales, que le fanatisme appelle saintes ; on égorge des milliers d'hommes, parce qu'ils ne peuvent

croire ce qu'on ordonne qu'ils croient , parce qu'ils ne veulent pas faire l'impossible : La fureur imagine & établit ces Tribunaux odieux , dont le nom seul épouvante l'innocence : Des mortels adroits dominent audacieusement, l'opinion fait leur force : Les Princes qui osent leur résister succombent ; les Peuples obéissent humblement ; un homme seul les persuade , & les fait trembler. On espère que tant de maux seront adoucis par le retour des Sciences. L'Orient les rend à l'Occident d'où elles étoient depuis trop long-tems exilées. A cette lumière bienfaisante des Nations entières ouvrent les yeux ; il leur en coûte bien du sang , avant qu'il leur soit permis de n'être plus aveugles.

Tels sont les traits les plus frappans du tableau des derniers Siècles , tableau dont ceci n'est qu'une très légère esquisse : Elle suffit cependant pour montrer , que les derniers malheurs ne le cèdent pas aux premiers : Il est vrai que tant de tempêtes ne se sont pas succédées si immédiatement , qu'il n'y ait eû entre elles des momens de calme ; mais quelques instans de bonace ne sont pas une tranquillité constante : Une chaîne de montagnes stériles n'est pas un bon Pays , quoiqu'elle présente de tems

en tems quelques vallons fertiles & rians.

Quiconque veut examiner l'état passé des Nations ne peut prendre d'autre guide que l'Histoire; guide suspect, cependant nécessaire, puis qu'il est le seul. A s'en rapporter à cette peinture imparfaite du passé, on peut conclure qu'aucune Nation n'a été assez heureuse, pour mériter d'être distinguée par là de toutes les autres. Il n'y a donc que le présent, qui puisse nous offrir ce Peuple privilégié, & nous doner à cet égard, sinon une vérité démontrée, du moins une probabilité établie sur des apparences satisfaisantes.

Crayoner le portrait du présent; quelle main ne demanderoit pas un tel projet? Celle d'un Maître seroit à peine assez bonne, & c'est la main d'un Elève, qui l'entreprend. Du moins il fait que la loi suprême de ceux qui écrivent, est de ne jamais oser dire le faux, & d'oser dire tout ce qui est vrai.

Après les secousses & les changemens divers que l'Europe éprouva par la chute de l'Empire Romain, & par l'établissement des Peuples Septentrionaux, elle acquit successivement la constitution que nous lui voyons maintenant: Come elle est la seule partie de la terre, où il y ait des Gouvernemens justes & moderés, elle

est aussi la seule à laquelle on doit ici faire attention.

Dans ce nouvel ordre de choses , l'Italie n'est rien moins que la terreur du monde ; Rome , étonnée d'obéir à des Maîtres étonnés eux mêmes de lui commander , Rome , cette ancienne Reine des Nations , est devenue pour le plus grand nombre un objet presque indifférent. Il en est qui lui paroissent être servilement dévouées ; quelques unes semblent avoir pour elle un respect raisoné ; d'autres se permettent de la mépriser. On diroit qu'elle répand une influence fatale sur les liaisons qu'on a avec elle , car les Peuples ont plus ou moins de prospérité , à mesure que les liens qui les unissent à elle sont plus ou moins resserrés. Avec une humilité superbe , son Maître se donne le nom de Serviteur des Serviteurs ; il ne prend point celui de Serviteur des Souverains. Prince & Prêtre tout à la fois , les Sujets du Prince souffrent de la domination du Prêtre. Il emploie la politique pour conserver une ombre de puissance qui s'évanouit ; les grands sont retenus par des honneurs , par des titres , par des souplesses ; les habiles par l'intérêt , par l'habitude ; les simples par des chimères ; les timides par la crainte ; le vulgaire par des dehors ,

& la machine conserve encore un mouvement languissant, quoique le mobile ait perdu la plus grande partie de son activité. Un vice radical éteint la population ; quelques Arts agréables sont cultivés, & les Arts utiles négligés. Si dans une autre vie on est sensible à ce qui se passe sur la terre, quelle mortification pour l'orgueil de ces anciens vainqueurs ! En quelles mains est tombé ce Capitole fameux, où ils conduisoient tant de Rois enchainés !

Les Napolitains ont peu d'avantages sur les Romains modernes ; incapables de se défendre, occupans un Pays ouvert, toujours forcés de recevoir les Rois qu'on veut leur donner, les Napolitains sont après de fréquentes révolutions, semblables à un homme épuisé par de longues maladies ; il entre bien en convalescence, c'est tout ce qu'il peut espérer ; trop d'obstacles s'oposent à sa santé parfaite.

Venise tient ses Peuples à la chaîne. Elle n'agit que contre ses propres Sujets : C'est un riche réduit à l'indigence, qui tourmente les gens attachés aux restes de sa fortune. On croiroit qu'elle est uniquement occupée à déplorer sa grandeur passée : Elle jouit assez constamment de la paix ; elle l'achète bien cher, si la paix se peut acheter trop cher : Elle présente des

tributs à l'Ottoman ; elle le conjure de ne lui pas porter de nouveaux coups ; elle tremble d'être refusée.

La Maison de Savoie , si fertile en Guerriers , suit un système bien différent. Maîtresse des portes de l'Italie , elle ne les ouvre que quand son intérêt le demande : Elle a souvent augmenté ses possessions par la guerre ; mais le Prince a beau gagner ainsi des Etats , ils coutent beaucoup aux sujets , sans les rendre plus heureux.

Les autres Etats d'Italie , acoutumés à recevoir l'impulsion du plus fort , n'obtiennent que peu ou point de considération. Pour être heureux il ne suffit pas d'avoir de belles Villes , des Palais , des Statues , des Tableaux , & des Moines ; la liberté , la force , la sécurité , la paix , voilà ce qu'il faut pour le bonheur des Peuples , & voilà ce qui manque à l'Italie.

C'est aussi ce qui manque à l'Espagne ; cette Monarchie a une aparence imposante. Plus vaste que ne le fut jamais l'Empire Romain , ce grand corps est dans l'épuisement. Il lui est arrivé le contraire de ce qui arrive au métal sous le marteau de l'Ouvrier ; il gagne en étendue , ce qu'il perd en épaisseur ; l'Espagne , en s'étendant a tout perdu. Les milliers d'Indiens ,

qu'elle sacrifia dans ses mines, ne travaillèrent pas, & ne moururent point pour elle. Elle n'a pas profité du fruit de leur suplice. Au dedans, des Campagnes désertes & incultes, des Villes peuplées d'un petit nombre d'habitans, la plupart indolens; une pauvreté véritable, sous une opulence aparente; au dehors, peu d'influence, peu de pouvoir; des ports sans nombre & de vastes mers; mais une Marine médiocrement respectable. Sa décadence a comencé à l'époque de ses Conquêtes en Amérique.

Ce que l'Espagne est en grand le Portugal l'est en petit. Le gouvernement, les mœurs, le génie, les fautes, l'épuisement, tout est égal entre l'un & l'autre.

La France, Monarchie plus puissante....
O ma patrie que tes malheurs sont grands!
Un home obscur ne doit que les respecter, les plaindre & se taire.

Considérons ce saint Empire Romain, qui n'est en éfet ni Saint, ni Empire, ni Romain. Les membres de ce gros corps reçoivent difficilement un mouvement uniforme. Ces membres ont tous des intérêts particuliers, qui ne cèdent pas souvent à l'intérêt général. Chez eux les Sciences sont cultivées, & surtout celle

du Droit; on ne dit pas que la pratique y soit plus rare qu'ailleurs. On ne voit pas que ces Peuples soient dans une position bien avantageuse. Les circonstances les mettent toujours dans un état de trouble, de divisions, ou de guerre, ou dans un danger prochain d'y être. Leur Chef a sur eux plus de prétensions que de pouvoir. Avec une brillante couronne & des titres pompeux, CÉSAR n'a point de sujets; l'Aigle n'a point d'ailes; il est forcé de marcher terre à terre. La dignité impériale n'est considérable qu'à cause de sa réunion à la Maison d'Autriche, dont elle a été rarement séparée. Elle fut de nos jours sur le point d'en sortir par le renversement de la puissance Autrichienne; une Femme habile sauva tout par sa prudence & par sa fermeté. La nouvelle Maison d'Autriche succède à l'ancienne; l'une par sa politique ambitieuse & sévère fit des fautes qu'elle paya chèrement; l'autre a cet exemple à fuir, & une conduite contraire à tenir. La première aima, & fit trop la guerre; la seconde ne paroît guère plus pacifique & les Peuples guère plus heureux.

L'Europe admire un Roi, & quel Roi? Jamais il n'en fut un pareil. Politique consommé, RICHELIEU lui céderoit sans

peine ; sage Législateur, SOLON n'eut pas fait des loix plus utiles ; Ami des talens & de la vertu , Protecteur éclairé des Arts, & des Sciences , favant lui même , il est simple & populaire , il laisse aux autres le faste & l'éclat ; il n'en a pas besoin pour être grand. A tant de qualité si rares, ce Prince joint encore celle de Prince guerrier ; tout ce qu'on a dit des anciens Héros , celui-ci le fait. Entouré d'ennemis nombreux, il les bat come s'ils lui étoient inférieurs ; s'il triomphe, il n'en est redevable qu'à lui seul ; est-il vaincu, c'est la faute de la fortune ; la défaite ne peut lui être imputée : Son ame inébranlable saura bien la réparer ; ses ressources sont infaillibles. Sa rapide activité le porte par tout ; sa présence est utile ici, il y est. Elle est nécessaire plus loin ; les obstacles ne sont pas faits pour lui ; il part, la foudre n'est pas plus prompte, il y est déjà. Il conoit, prévoit, ordonne tout ; il fait tout ; l'ennemi le trouve par tout. Voilà sans doute un home véritablement immortel, & digne d'être toujours suivi de la victoire, & de la justice, sans laquelle la victoire n'est point glorieuse. Nous avons trouvé le plus grand des Rois, en cherchant la plus

heureuse

heureuse des Nations; les circonstances , & la guerre n'ont point encore permis aux sujets de ce Prince de bien conoitre le bonheur. Tout leur promêt qu'ils le conoitront bientôt.

Ce n'est point la guerre, c'est un vice plus lent & plus mâlin, qui rend la Pologne très malheureuse. Le Peuple y est dans la servitude; l'indocilité des Grands & l'abus outré de leurs privilèges les approche de l'Anarchie, & les expose à toutes ses suites.

Le Dannemarc fut autrefois plus libre qu'aujourd'hui.

La Suède comence à perdre le souvenir de ses anciennes disgraces: Elle voit peut-être briller l'aurore du bonheur.

Si toutes les Nations avoient eû pour le pouvoir arbitraire autant de haine que les Anglois, & autant de hardiesse contre ce monstre dévorant, depuis long-tems il auroit disparu de la terre. L'ame fière de l'Anglois ne déteste rien tant que l'esclavage. On l'accuse d'avoir porté à l'excès son aversion pour la tyrannie & d'avoir pris quelquefois l'ombre pour le corps; il se glorifie de mériter ce reproche. Persuadé qu'il a seul le droit de nommer son Maître, il croit avoir celui de fixer les bor-

nes de son autorité, & il ose souvent lui citer les conditions du Contract ; un Maître habile ne manque pas de moyens efficaces pour les éluder fréquemment, en paroissant s'y soumettre. De-là suit la défiance : Le Peuple se divise en factions, qui toutes prétendent agir pour le bien public ; leurs voies sont contraires, & chacune soutient que tout est perdu si l'on s'écarte de la sienne ; rien ne se perd que la tranquillité domestique ; la discorde trouble l'intérieur de l'Etat, mais tout prospère au dehors : Comerce & guerrière, cette Nation donne la loi sur la mer ; peu s'en faut qu'elle ne la donne aussi sur le continent. Ces nouveaux Carthaginois savent qu'il n'est plus de Romains, ni de SCIPIONS. Ils cultivent les Arts, ils approfondissent les Sciences, ils font tout avec succès. Ils feront heureux, quand ils auront la paix au dehors, & au dedans.

Plus pacifiques, plus modérés, & sans doute plus sages, les Hollandois ne sont pas entièrement exemts de divisions intérieures : Exemple étonnant de ce que peuvent le courage & la persévérance, ils ne doivent qu'à eux mêmes tous les biens dont ils jouissent ; mais quand un Peuple s'attache presque uniquement à augmenter la masse de ses richesses, quand il s'est

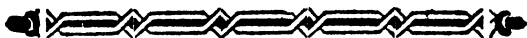
accoutumé à regarder cet objet qui l'enchanté, come l'objet essentiel, qu'il est aisé d'oublier que l'or n'est pas la seule, & la plus sûre défense d'un Etat, ni le plus grand bien du monde!

La Suisse est, entre les Etats de l'Europe, ce qu'est un modeste honête home, au milieu d'une compagnie brillante. Il fait moins de bruit; il a moins d'éclat que les autres; mais persone n'est plus estimable, persone ne le surpasse en mérite; il est douteux qu'on l'égle. La Nation Helvétique nous offre une merveilleuse singularité; c'est la valeur & la probité réunies, que l'aveu général lui acorde; éloge glorieux & mérité, phénomène unique! Voilà un Peuple distingué par la vertu; il ne peut pas être de Peuple heureux, si celui-là ne l'est point. Il est libre; il n'obéit qu'à des Loix sages & des homes sages en sont l'organe: Sa sécurité est entière; il est assez puissant pour ne point craindre les invasions d'aucun ennemi; pas assez pour se laisser tenter par l'envie d'envahir; trop juste pour le vouloir. Il a toujours la paix, & tout lui promet que cette paix sera perpétuelle. Sa durée pouroit éteindre dans le Soldat l'ardeur & l'expérience nécessaire à la guerre;

il ne veut point courir un tel risque , & même aux dépens de la population, il remédie à ce dangereux inconvénient. Il envoie ses Soldats prendre de l'expérience chez ses Voisins , & ils reviennent servir à leur patrie de rempart invincible. Il cultive les Sciences , & quand le Commerce lui paroitra aussi important , qu'il l'est en effet , il peut le cultiver avantageusement , & le faire fleurir. Doux , humain , bien-faisant , ce Peuple est heureux , autant qu'une Société d'hommes peut l'être. Il mérite l'éloge qu'un grand Poète en a fait :

Peuple sage , & fidèle , heureux Helvétiens (*).

Nous répondrons donc à la Question proposée , qu'il est vraisemblable qu'aucun Peuple ancien n'a jamais été aussi heureux que la Nation Helvétique l'est aujourd'hui , & qu'il est plus que vraisemblable , que les Suisses sont maintenant encore le plus heureux de tous les Peuples.



PREMIER DISCOURS

Sur l'esprit de Parti , prononcé par M. TRONCHIN , Procureur. Général , dans l'Assemblée du Conseil des DEUX-CENTS de la République de Genève , au commencement de l'année 1762.

MESSIEURS LES SINDICS.

LA satisfaction de ce Souverain Conseil, souvent mêlée de regrets, n'est point aujourd'hui troublée; il jouit de ce qu'il avoit désiré. Il voit revenir aux premières places de l'Etat les mêmes Magistrats, qui les ont occupées avec autant de succès que de sagesse. Le Gouvernement se renouvelle sous les plus heureux auspices. Nous reposons, non sur des espérances, mais sur des certitudes.

Ce Souverain Conseil voit à votre tête avec joie ce Vénérable Doyen du Gouvernement, qui nous retraçant dans ses mœurs & dans son caractère la candeur & la simplicité des premiers âges, nous avertit encore par son exemple, que nous devons à la Patrie les derniers rayons de notre

lumière , come la chaleur de son midi. Il compte parmi vous cet home , qui employa sans relache le feu de son génie à éclaircir & à défendre les droits les plus précieux de l'Etat ; celui auquel il doit principalement l'honneur de figurer sans contradiction parmi les Républiques de l'Europe. Il trouve à ses côtés des talens diférens & égaux , des services rendus avec moins d'éclat , mais non avec moins de zèle & d'intelligence. Il voit revivre dans un quatrième un Magistrat dont les lumières & l'intégrité lui furent chères. Les services que vous avez rendus à l'Etat nous garantissent , MESSIEURS , les services que vous allez lui rendre ; car la vertu ne se relache point , & comptant pour rien ce qu'elle a fait , elle ne voit jamais que ce qui lui reste à faire.

Vous montrer , MESSIEURS , l'idée qu'a de vous ce Souverain Conseil , c'est assez vous dire avec quel plaisir il reçoit l'expression de vos vœux & de vos sentimens ; les siens pour vous ne se bornent pas à l'estime ; vous avez encore des droits sur nos cœurs : Ce sont nos cœurs qui forment les vœux que je vous adresse de sa part ; vous mêmes vous n'y ajouteriez pas , si pour vous les bien rendre il suffisoit de la sensibilité qui les inspire.

MAGNIFIQUES TRÉ'S HONORE'S ET SOUVE-
RAINS SEIGNEURS.

LE but de tous les Gouvernemens, c'est la tranquillité. Elle naît pour ainsi dire d'elle même dans le Despotisme où l'abaissement des Sujets ne leur laisse presque de sentiment, que celui de l'obéissance. Dans les Gouvernemens modérés, qui conservent aux esprits leur ressort & aux ames leur élévation naturelle, il y a toujours une agitation secrète, lors-même qu'elle n'est pas visible; un combat intérieur entre la liberté & l'autorité, une action & une réaction continuelle.

Le calme, qui règne dans les Gouvernemens arbitraires, n'est, je l'avoue, que ce silence que vous remarquez dans une troupe d'esclaves, en présence d'un Maître hautain; mais enfin les desirs de tous étant contenus par la puissance d'un seul, dans la foiblesse générale de l'Etat, on jouit au moins de la paix domestique: Le repos au contraire ne paroît être pour les Nations libres qu'une situation passagère. Du sein de leur prospérité, il sort je ne fais quelle inquiétude, qui vient la corrompre; les jalousies de l'autorité, les om-

brages de la liberté, le choc d'une infinité de passions particulières y entretiennent une fermentation dangereuse. Les Peuples soumis au pouvoir illimité languissent dans l'acablement; la liberté se tourmente & se dévore elle même.

Tel est le caractère des ouvrages des homes. Imparfait & caduques come eux, ils passent & finissent de même.

Le Gouvernement le plus sage porte en lui même le principe de sa destruction; & come les Gouvernemens absolus se consomment & s'anéantissent insensiblement, les Républiques, partagées par les factions, se déchirent de leurs propres mains.

Si on doutoit de ce que je dis, j'appellerois l'Histoire entière en garantie de cette triste vérité.

On verroit la Grèce, redoutable tant qu'elle fut unie, éternée & avilie par ses Factions; le premier des PHILIPES divisant ses villes, semant les jalousies, & la domtant bien moins par la force de ses armes, que par ses artifices. Les Romains, plus d'un Siècle après, s'y conduisant sur le même Plan: Paroissant dans les villes Grecs come Libérateurs, leur laissant leurs Loix, leurs Magistrats, leurs Coutumes, mais préparant en secret leur servitude par les Partis qu'ils y firent nai-

tre : On trouveroit à Cartage des Cabales, dont les victoires mêmes de SCIPION ne firent qu'irriter les violences : Rome en proie dès sa naissance aux divisions , enfanglantée par les partisans de MARIUS & de SCYLLA , abattue par la faction de CESAR, expirer sous celle d'OCTAVE. Et si ces exemples ne suffisoient pas, je montrerois la première des Républiques modernes agitée, par des tempêtes continuelles, come la Mer qui l'environe; la liberté éteinte au milieu des sectes & des partis de toute espèce, renaître, il est vrai, de ses cendres plus majestueuse, qu'auparavant, mais n'y renaître que par miracle, & les Anglois devant encore moins à la Fortune qu'à la sagesse leur admirable Gouvernement: Une République voisine, à peine victorieuse de ses Tyrans, forcée de déposer dans les mains d'un Magistrat suprême, une indépendance qui déjà la fatiguoit : Florence, Rivale d'Athènes, aussi ennemie de la tyranie, mais aussi inquiète & factieuse, tantôt Aristocratique, & tantôt populaire, enchainée par les MEDICIS, come la première par PISISTRATE : Gènes, ainsi que l'ancienne Syracuse; menée violemment de la licence à l'esclavage, ne reprenant sa liberté des mains d'une faction, que pour

la reperdre encore & ne la conservant que par les jalousies ou le dédain des étrangers. Et si on m'objectoit cette République plus ancienne, qui dans le regret de sa grandeur passée, s'aplaudit encore de la durée de son Gouvernement, il ne me seroit pas difficile de faire voir, que ce n'est au fonds qu'une Monarchie, qui se cache sous la forme d'une République.

Nous mêmes, car il faut que nos malheurs nous instruisent, nous, qui sommes bien moins un Etat qu'une grande Famille, nous, à qui la fortune sembloit avoir retranché tous les sujets de dispute, en nous retranchant sagement les alimens de l'ambition, n'avons nous pas vû cette frêle & précieuse nacelle sur le point d'être submergée par les orages que nos passions avoient excités ? Je ne viens point ici, S. S. retracer des images douloureuses; mais je voudrois dans le moment où les cœurs sont le plus réunis, nous inspirer une sage défiance de nous mêmes, & en montrant combien il est *aisé & dangereux de se livrer à l'esprit de parti*, nous engager à retenir cette union, si long-tems fugitive, dont le prix immense en lui même est bien plus immense pour nous.

Le Gouvernement civil étant une restriction de la liberté naturelle, il est évi-

dent que le système de Gouvernement, qui ne retranche de la liberté de chaque particulier, précisément que la portion qui mettroit en danger la liberté de tous, est le système préférable; car il va à son but avec moins d'effort & de frais; mais cela demande des combinaisons profondes: Le très grand nombre des homes n'ayant point assez de sens & d'équité, pour faire un calcul si délicat & si compliqué, chacun aura des penchans ou des répugnances pour le Gouvernement établi, à proportion de ce qu'il sera plus frappé des dangers de l'autorité, ou des abus de la liberté, & encore, à raison du Poste qu'il occupera dans cette Société.

Et come, à la différence des Gouvernemens arbitraires, où les Sujets ne peuvent avoir, pour ainsi dire, que des passions domestiques, il y a dans les Républiques des passions qui ont pour objet, ou pour prétexte, le bien général; que ces passions y sont très fortes parce qu'elles y sont très libres, les inclinations & les oppositions au Gouvernement devront y être très vives; & d'autant plus vives, qu'elles seront intéressées, & qu'on pourra plus aisément s'en déguiser les motifs.

Il faudroit donc, pour qu'il n'y eut point d'esprit de parti dans les Républi-

ques, qu'elles fussent composées non-seulement d'hommes très vertueux, mais ce que l'on trouve encore plus difficilement, d'hommes extrêmement sages; il faudroit que les délices de l'autorité ne corrompissent jamais ceux qui gouvernent; il faudroit que la gêne de l'obéissance, n'importunât jamais ces hommes, dont chacun en particulier voudroit dominer sur tous les autres; il faudroit qu'en matière de pouvoir & de liberté, on n'y conût jamais cette tiédeur, qui jette dans la négligence, ni ce fanatisme, qui égare. Il faudroit que la Religion qui se lie toujours au Gouvernement, douce & simple come son Auteur, ne se teignit jamais des préjugés & des passions de ceux qui l'écoutent & de ceux qui la prêchent. Par la nature des choses, il y aura donc toujours des partis dans les Républiques. Tant qu'ils ne font que s'observer, ou qu'ils se balancent, ils peuvent, par l'esprit d'attention qu'ils donent au Gouvernement, contribuer au maintien des Loix, c'est à dire, à la prospérité générale; mais combien cet équilibre est-il difficile à garder?

L'égalité, ce droit le plus naturel & le plus sacré des hommes, est le fondement des Démocraties. La Constitution seroit choquée, si un Citoyen, en cette qualité,

avoit de l'avantage sur un autre Citoyen; mais les homes n'y peuvent être égaux, que sous cette rélation; les talens, les places, la naissance, l'éducation, la fortune, mettent entr'eux des différences nécessaires; & il ne faut pas pour cela regretter l'état de la nature; la force & l'audace en auroient bien introduit d'autres & de plus acablantes.

Des homes égaux par la constitution come par la nature, & cependant placés dans la Société dans des rangs subordonés, sont bien près de se diviser; seront-ils assez sages pour sentir, que ce qui les sépare est précisément ce qui doit les unir? Les premiers ne blésseront-ils jamais par l'ostentation de leur supériorité? Les seconds, mortifiés de ces différences, ne chercheront-ils point à les confondre? Il est bien difficile qu'ils leur pardonnent sincèrement ces avantages de la fortune, & que ceux-ci en usent toujourns de manière à se les faire pardonner.

Aussi les quèrelles entre les Nobles & le Peuple, entre les Riches & les Pauvres, ont-elles de tout tems travaillé les Républiques. Si ces deux Classes d'homes n'ont pas été mises sous des Loix impartiales, si le maintien de cette impartialité n'est pas l'objet continuel de l'a-

tention du Gouvernement, comptez qu'elles se tourneront en factions violentes. Les Riches deviendront superbes, ou bien la pauvreté fera insolente. A Rome, où des Loix cruelles favorisèrent la dureté des Riches, des Citoyens flétris des fers où les faisoient gémir d'impitoyables Créanciers, s'échaperent, & la constitution fut changée; Athènes, où les Riches furent toujours calomniés & toujours oprimés, Athènes tomba dans un tel degré de licence & d'Anarchie, que le Peuple vint enfin à s'y partager les revenus publics.

Mais, si l'on est forcé de faire entrer l'inégalité dans le plan des Constitutions les plus libres, il faut du moins qu'il n'y ait que l'inégalité nécessaire au mouvement & à la conservation de la Société. Ces Loix, qui défendirent aux Patriciens de Rome de s'unir par des mariages aux familles Plébéiennes, ces droits exclusifs aux Magistratures, au Sacerdoce, aux honneurs du triomphe, furent le délire de l'orgueil. Comment ce Sénat, qui vouloit envahir l'Univers, pouvoit-il espérer que le Peuple seroit tout à la fois & l'instrument de ses victoires, & le martyr de sa grandeur? Il falut bien, après des agitations infinies, se résoudre à partager avec le Peuple ces grandes prérogatives;

mais la plaie étoit faite, & il faut voir avec quel acharnement des Tribuns factieux la déchirèrent fans cesse, lors qu'enfin ils résolurent de dépouiller le Sénat de ses droits les plus essentiels au bien de la liberté: Tant il faut éviter cette supériorité ofensante, plus odieuse peut être que la Tyranie elle même.

Je ne parle point ici de l'autorité violente, parce que dans un Etat libre elle produiroit moins des factions, qu'une révolte générale.

Un Gouvernement Républicain, assez insensé pour être opresseur, devroit, comme ce Tyran imbécile, souhaiter que le Peuple n'eut qu'une tête; car comment se flater que des homes, qui ont goûté la liberté, iront se reposer tranquillement dans l'esclavage? Mais il y a une autorité *imprudente*, qui se fait sentir lorsqu'il faudroit se faire oublier; qui indispose par ses inquiétudes; qui choque par ses partialités: Il y a une autorité, si je l'ose dire, dérèglée, qui entreprend plus qu'elle ne peut exécuter; qui apelle à son Tribunal des actions, qui par leur nature n'en fauroient ressortir, & qui voulant prévenir ou corriger de legers abus par de grands coups de force, avertit de se précautionner contr'elle. C'est surtout l'écueil

des Gouvernemens libres, dans lesquels le pouvoir n'étant presque jamais exactement limité, & souvent ne connoissant pas lui même ses bornes, cherche par une pente naturelle à s'étendre, & se détruit en s'agrandissant.

Mais, si l'usage inconsidéré de l'autorité engendre souvent les factions, il faut avouer que les entreprises de l'ambition contre l'autorité légitime en sont la source la plus ordinaire & la plus malheureuse.

Le Peuple est naturellement droit & vertueux, c'est à dire *attaché au bien public* ; mais il a, come les Monarques, des passions, & come les Monarques il trouve toujours de laches ambitieux, qui le remuent ou qui le flatent. Ils savent bien que le Peuple le plus sage a besoin d'être dirigé, & que s'il n'est pas conduit par les Chefs que les Loix lui ont donés, il sera forcé de suivre l'impétuosité de ceux qu'il se donera lui même. Ces gens-là irritent continuellement ses jalousies ; ils exaltent sa sagesse, pour la lui faire oublier ; ils ne travaillent à accroître son autorité, que pour se la faire remettre. Voilà des pièges qu'ils lui tendent ; pièges usés, mais auxquels le Peuple est presque

presque toujours pris. Ce meurtrier farouche, qui le premier inventa les proscriptions, **M A R I U S** invectiva toujours contre l'orgueil des Grands, & les abus de la puissance. **P O M P E'E**, qui vouloit introduire l'Anarchie, pour se faire déférer le pouvoir suprême, ne cessa de proposer des Loix & des Reglemens favorables à l'autorité du Peuple. **C E S A R**, qui détruisit la République, passoit pour le Citoyen le plus populaire. Ces Tyrans du Peuple Romain avoient tous été ses Favoris. Ils instruiront à jamais les Peuples sages à ne considérer leurs flatteurs, que come des traitres; à souffrir quelques abus, plutôt que de se livrer à ces dangereux protecteurs, & à se regarder come perdus, lorsque la force du Gouvernement est enchainée par la force d'une faction.

Il peut arriver sans doute dans les Constitutions les plus sagement tempérées, que le Gouvernement cherche à étendre son autorité, & qu'il substitue aux Loix ses volontés particulières, qui ne sont alors que ses fantaisies; mais ces abus même du pouvoir ataque rarement la sûreté des Particuliers, & il reste toujours bien des ressources. Les formes judiciaires; le respect pour les Loix, qui en imposent jus-

qu'à un certain point ; la liberté de faire éclater ses plaintes ; la voix de la Justice, ordinairement impérieuse, quand elle est évidente ; la difficulté de réunir dans le parti de la violence & de l'iniquité, un grand nombre de génies différens, sont autant d'aziles dans lesquels l'innocence & le bon droit peuvent se réfugier ; & ces sûretés augmentent à l'infini, dans les Gouvernemens où le Peuple en corps dispose des principales Magistratures.

Mais c'est dans le tumulte des factions, lorsque l'autorité du Gouvernement est méprisée, que l'oppression déploie une infinité de bras ; c'est alors qu'il n'y a plus de protection pour les foibles, & que chaque Citoyen a autant de Maitres que de Chefs de parti très acrédités : Car, come ils ont pour eux la prévention publique, qui dans ce tems-là est extrême, & qu'ils savent lier leurs intérêts à l'intérêt du parti, ils entraînent toujours la multitude ; ou, si elle ouvre enfin les yeux sur sa situation, ce n'est guère que lorsqu'elle est désespérée. En vain le Peuple, qui començoit à s'éclairer sur les desseins des premiers *Triumvirs*, remplit Rome de ses plaintes : Il mortifie bien POMPE'E ; il insulte bien CESAR dans les Jeux publics ; il reçoit bien avec transport CURION, qui

alors lui étoit opofé; mais CESAR n'en fut pas moins confirmé contre les Loix dans fon Gouvernement des Gaules; la puiffance du Sénat, anéantie par fa faction, ne pouvoit plus protéger le Peuple confterné; il n'étoit plus poffible, fi l'on en croit CICERON, Politique auffi éclairé, qu'Orateur éloquent, il n'étoit plus poffible de s'opofier aux vues des *Triumvirs*, fans rifquer un massacre général.

On aura remarqué fans doute, dans tous ces exemples, que c'eft toujours l'ambition des Principaux, qui corrompt le Peuple & qui tourmente l'Etat; & ce n'eft pas feulement leur ambition violente, qui eft à redouter; il y a entr'eux des jalousies plus foudres, dont fouvent les effets ne font pas moins funeftes.

Les Républiques font pleines de gens auffi inutiles à l'Etat, que jaloux de ceux qui le fervent; mais parmi ceux même qui fe dévouent à fon utilité, il en eft peu qui ne s'aiment encore plus eux mêmes, qu'ils n'aiment la Patrie. Ils cherchent donc dans fes succès des succès perfonels; & s'affigeant des prospérités de l'Etat, qui pourroient fixer fur d'autres des regards qu'ils voudroient réunir, ils facrifient fes avantages à la crainte de

voir diminuer leur crédit ou leur relief : Ce vice, qui tient à l'amour propre indomtable, qui gâte nos meilleures actions, n'est pas particulier aux Républiques; mais dans les Monarchies un Prince, qui fait gouverner, tourne aisément en faveur de l'Etat ces jalousies de gloire; au lieu que dans les Républiques, le mal ataquant les Membres du Gouvernement, c'est à dire, le Gouvernement même, qui pourroit le guérir, l'Etat qui souffre toujours peut encore être perdu.

Il faut que j'en raporte un grand exemple. Après les journées de Trafimène & de Cannes, ANNIBAL, afoibli par ses fameuses victoires, demande des secours qui le mettent en état d'achever l'ouvrage de la grandeur de sa Patrie, & la faction qui lui étoit opposée trouve le secret de les lui refuser : On craignoit moins à Carthage les Romains, que la gloire d'ANNIBAL. Après cette paix, où il parut aussi grand homme d'Etat, qu'il s'étoit montré grand Capitaine, lors qu'il veut de la même main, qui avoit gagné tant de batailles, réformer les abus affreux du Gouvernement Civil, la même faction le dénonce aux Romains. Voilà les fureurs de la jalousie & les excès où peut entraîner insensiblement l'esprit de parti.

Dans les Républiques extrêmement bornées, ces rivalités ne font pas des rivalités si marquées; mais ce poison, pour agir avec lenteur, n'agit pas avec moins de force. La prospérité d'un Etat libre consiste dans la réunion de toutes les vues particulières à l'intérêt comun, & ces jalousies les divisent: On croise les projets les plus utiles; on contrarie les avis les plus sages pour n'en pas laisser le mérite à ceux qui les ont proposés; on sème les soupçons; on calomnie sourdement les principes de ceux dont on craint la concurrence ou le poids; les homes sont jugés, non pas sur leurs lumières, non pas sur leur probité, non pas sur leurs actions, mais sur la conformité de leurs maximes aux maximes de la Cabale qui prévaut; l'ambition, qui compte toujours la bassesse parmi ses moyens, adopte ses maximes, ou feint du moins de les adopter; la timidité s'y soumet, & de toutes parts on enlève les préjugés en crédit & les passions dominantes; les caractères se corrompent, les ames se dégradent, & une Nation de Citoyens se change en un vil troupeau de Courtisans.

L'esprit des Courtisans, c'est l'esprit d'intrigue, & l'esprit d'intrigue qui done

une infinité de petits vices, éteint toujours les vrais talens. On cherche moins à aquerir un mérite dangereux, que des Protecteurs auxquels on se dévoue; ceux-ci, qui veulent multiplier leurs Créatures, leur engagent leur voix & leur crédit; il se forme des associations tacites, qui dégénèrent insensiblement en partis: Le zèle de parti est regardé come l'amour même de la Patrie, & souvent des homes flétris par leur conduite, ou par leur caractère, & à ce titre même regardés come des instrumens plus dociles, obtiennent, sur la vertu, des préférences aussi honteuses pour ceux qui les reçoivent, que pour ceux qui les distribuent: C'est ainsi qu'AFRANIUS & GABINIUS, méprisables créatures de CESAR & de POMPE'E, emportèrent les Souveraines Magistratures; ainsi ce concussionnaire souillé de crimes & de rapines, APPIUS, Frère de CLODIUS, fut élevé à la dignité sévère de Censeur, pendant que cet home, qui mérita le titre auguste de Législateur des homes de bien; cet home, qui joignoit à un beau génie une ame plus belle encore; cet home, qui ne put jamais se résoudre à survivre à cette Patrie qu'il adoroit; CATON enfin, dont les mains vertueuses pouvoient

seules relever la République mourante , CATON n'obtint jamais le Consulat.

Dans ce mouvement d'intérêts & de passions qui se heurtent , les ressorts du Gouvernement se brisent ; son autorité , l'autorité des Loix , est forcée de plier sous ceux que leur crédit a rendu redoutables ; l'audace des particuliers augmente à mesure que la force du Gouvernement diminue ; les entreprises se multiplient ; les jalousies avoient produit les partis ; les partis pour le moindre sujet se tourneront en factions furieuses ; come des matières combustibles , enflammées par le plus léger mouvement , éclatent souvent dans un terrible incendie.

Je n'ai pas le tems d'indiquer les pré-servatifs de tant de maux ; à peine ai-je pû en développer les causes les plus actives & les moins éloignées ; mais je parle à des Sages ; leur découvrir les principales , n'est-ce pas leur en avoir montré le remède ? Le plus puissant sera toujours dans la sagesse du Gouvernement & dans le caractère de modération , qui distingue aujourd'hui ceux qui le composent ; c'est cet esprit qu'il faut soigneusement cultiver ; il sera toujours l'augure de la tranquillité de la République , & le gage de sa durée.

Hâtons SS. SS. par nos vœux & par nos exemples, ces jours heureux, où l'on ne disputera que de candeur, de modération, de justice; où il n'y aura plus d'ambition que d'être désintéressés, généreux, pleins de zèle pour le bien public & particulier; plus de jalousies, que celles de faire à la Patrie de grands sacrifices; & où chaque Citoyen, dans la place que la Providence lui a marquée, à l'ombre des Loix & sous la juste autorité de *Vos Seigneuries*, goûtera en paix tous les fruits d'une liberté vertueuse & bien mesurée.





SECOND DISCOURS

Sur l'esprit de Parti , prononcé par M. TRONCHIN , Procureur - Général , dans l'Assemblée du Conseil des DEUX-CENTS de la République de Genève , au commencement de l'année 1764.

MESSIEURS LES SINDICS.

AU milieu de ses sollicitudes sur l'Etat de la Patrie, c'est une consolation pour ce Souverain Conseil de voir les mêmes mains, qui en ont guidé si heureusement les Rènes, les reprendre pour la quatrième fois. Ce bonheur unique dans nos Fastes reçoit un nouveau prix de la nécessité du moment : On diroit que la Providence daigne mesurer nos ressources à l'étendue de nos besoins.

Pendant que les disputes des Rois & des Peuples ensanglantoient le Monde, tranquilles dans le coin le plus riant de la Terre, nous ne partageons presque que par la pitié le malheur général : Nous vivions en paix sous un Gouvernement,

l'image par la douceur du Gouvernement Paternel. Les Nations suspendent enfin leurs querelles; & nous, come si nôtre bonheur nous pesoit, nous nous agitions; l'inquiétude, sous le nom de la prévoyance, s'allarme des usages les plus antiques; on prétend découvrir dans nos Loix ce que, pendant deux Siècles, nos Pères n'y soupçonèrent jamais; & après que nôtre Constitution, ainsi que nôtre Religion, a passé heureusement *des ténèbres à la lumière*, on voudroit, sous prétexte de la rappeler à son origine, nous ramener à ces tems malheureux, où nôtre Liberté & nôtre Constitution étoient encore dans les ténèbres.

A Dieu ne plaise que nous croyons l'erreur universelle & incurable, ou que nous fermions les yeux sur la modération qui s'est fait sentir dans ces jours même de schisme & d'illusion! Mais ce Souverain Conseil pourroit-il voir, sans une inquiétude & une douleur profondes, un grand nombre de ses Concitoyens, d'ailleurs estimables, se déclarer hautement pour un Systême, qui nous précipiteroit, contre leur intention, dans le plus informe cahos? C'est dans ce moment, MESSIEURS, que vous arrivez à la tête d'un Etat, dirigé sur les principes les plus importans

de la Constitution, vous avez des préventions invétérées à déraciner, des erreurs capitales à guérir, de tristes défiances à calmer: Jamais votre dextérité, votre modération, votre fermeté, ne nous furent plus nécessaires, & sur une Mer, qui s'agite avec tant de facilité, nous avons besoin des Pilotes les plus sages.

Ces difficultés, MESSIEURS, ne serviront qu'à exercer votre Patriotisme & votre courage; c'est dans les tems difficiles que la vertu se déploie, cette vertu qui ne s'étonne de rien, qui ne craint que de ternir sa pureté, & qui prêtant au Magistrat sa lumière & sa force, l'inspire, le guide, l'élève au dessus de tous les orages, & souvent au dessus de lui même; car les grandes ressources viennent toujours du cœur. Ce que vous nous en avez montré, MESSIEURS, nous laisse voir ce que nous pouvons en attendre; ainsi notre attachement pour vous prend sa source dans notre attachement au bien public. En recevant vos sentimens, avec le plaisir que lui fait tout ce qui lui vient de votre part, ce Souverain Conseil tourne ses vœux & ses regards sur vous, come sur ceux qui doivent être, pendant cette année, les Génies Tutelaires du Gouvernement & de la Patrie.

MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEI-
GNEURS.

LES homes cherchent naturellement à s'unir; & au lieu d'admirer comment ils ont pû se rassembler en Société, il faudroit s'étonner qu'ils aient pû vivre un moment dans l'état de nature, qui laisse au cœur tous ses besoins, & où la force de chacun, n'est que la foiblesse de tous. Mais la Société générale ne paroît pas même suffire à l'instinct qui les rapproche; ils forment bientôt des Associations particulières, qui les attachent par des liaisons plus étroites; ainsi le même penchant, qui les réunit en Société générale, les divise en Sociétés particulières, & *l'esprit de Faction comence.*

Seroit-il vrai que cet esprit destructeur eût sa racine dans des affections naturelles; que ce ne fut qu'une branche & un abus de l'amour Social, & peut-être que l'amour Social lui-même, mais, si je l'ose dire, trop particularisé? Seroit-il possible que des passions honêtes pussent causer de si tristes ravages? On aime du moins à l'envisager par ce côté consolant, come dans les défastres d'une tempête, l'œil fatigué des mines qu'il a parcourues, cherche à

se reposer sur une prairie, que sa fureur a épargnée.

Sans doute il y a des passions légitimes, mais qui, mal dirigées ou trop exaltées, engendrent les Factions. Que si des inclinations louables, & qui ont le bien pour objet peuvent produire les Partis, quel n'est donc point le danger des Républiques, & avec quelle attention devons nous veiller sur nous mêmes ! Nous disions, en traitant la même matière, que l'indépendance de la Loi, chez ceux qui gouvernent, l'impatience de l'autorité chez ceux qui sont gouvernés, le desir immodéré des places, la soif du crédit, les jalousies de la rivalité étoient les causes les plus prochaines & les plus actives des Factions : Qu'il me soit permis d'en éfleurer aujourd'hui de plus éloignées, d'autant plus dangereuses, que le principe en est plus respectable ; je veux parler de l'*Enthousiasme en matière de Religion, de Gouvernement, & de Liberté*. Je voudrois SS. SS. que ce sujet nous fut étranger : Je voudrois pouvoir mériter le reproche d'avoir insisté sur une question de pure curiosité.

Soit que l'idée d'un Etre, que les hommes peuvent implorer dans leur foiblesse & dans leurs misères, se développe chez

eux, dès qu'ils font usage de leur raison; soit que leurs Législateurs aient senti que le frein des Loix ne suffiroit pas pour les contenir, on n'a point encore connu de Nation civilisée, qui n'ait eû une Religion. Par tout où vous ne trouverez ni Culte, ni Temple, soiez sûr que vous ne rencontrerez que des Sauvages.

Les actions humaines ne sont pas toutes du ressort des Loix; les Loix ne doivent régler que les actions purement extérieures, tout ce qui troubleroit la police, tout ce qui violeroit la sûreté: Il faut que le Citoyen soit dépendant, & que l'homme reste libre; autrement le Gouvernement deviendroit terrible, & la servitude prodigieuse.

Mais comment le Citoyen sera-t-il disciplinable, si l'homme est indompté? Une autorité plus douce, & pourtant plus réprimante que l'autorité de la Loi, vient ici au secours de la Législation; elle façonne l'homme naturel, aujour qu'il doit porter l'homme social; elle règle son intérieur; elle lui prescrit des vertus, que la Société n'oseroit exiger, & lui donnant de grandes espérances & de grandes craintes, elle l'entraîne à leur observation: Voilà l'ouvrage admirable de la Religion: Otez de la Société cette force coercitive, & vous

serez obligé d'augmenter à l'infini le nombre & l'intensité des Loix; c'est à dire, que vous serez contrains de mettre dans la main des homes une Puissance, qui doit nécessairement dégénérer en Tyranie.

Qu'on jette les yeux sur le Japon : C'est, je crois, la seule Nation policée qu'on puisse considerer come étant sans Religion, parce que la Religion n'y proposant ni peines, ni récompenses, son éfet doit être nul. Le Gouvernement, n'ayant point eû cette caution de la probité & de l'obéissance de ses sujets, a traité avec eux come avec des Enemis : C'est là qu'il n'y a que des crimes & point de fautes; c'est là que l'oubli des Loix de la purcté, le mensonge aux Magistrats, la plus legère contravention aux Règles de la Police sont punis de mort; mais le Prince pourra-t-il compter sur des sujets, qui ne sont liés à lui que par les châtimens ? Non, il faut qu'une Famille entière, quelque fois tout un District, lui réponde de la fidélité de chaque Membre, & qu'une multitude d'homes soit souvent exterminée pour le crime d'un seul. Qu'en est-il arrivé ? La férocité naturelle de ce Peuple, irritée par la fureur des Loix, s'y joue des suplices. Le Monarque est réduit à vivre au milieu de ses Sujets, co-

me au milieu d'une troupe de Coujurés, & l'on à vù que pour assurer la tranquillité des Gouvernemens & la félicité des Peuples, il faloit que des craintes d'un autre genre que les craintes inspirées par les Loix, répondissent, à la Société, de la douceur & de la docilité de ses Membres.

La Religion entre donc essentiellement dans le plan des Sociétés Civiles. Faites abstraction pour un moment de ce qu'il y a de plus auguste dans la Révélation; ne la considérez que dans son moindre rapport, c'est à dire, dans son influence sur le bonheur de la Société humaine, & vous trouverez encore, qu'il n'y a rien de si grand ni de si important dans tout le système civil.

Laiſſons à ceux qui la prêchent, avec tant de dignité & d'onction, le soin d'annoncer ses rapports avec une félicité plus digne de nôtre ambition, que le court & fragile bonheur qu'on peut espérer sur la terre; il ne m'appartient pas, & il n'est pas du dessein de mon sujet de la considérer dans cette rélation sublime: Je n'examine la Religion que dans ses liaisons avec le bien de la Société, & je dis, que quand on auroit le malheur de ne l'envisager que come une Institution humaine, elle devroit encore être inviolable.

Come elle est presque nécessairement unie à la Constitution; que ses Ministres en font partie; que leurs droits doivent être respectés come tout autre droit, & que dans un Système lié, il est presque impossible d'altérer un seul des rapports, sans les altérer tous; changer ou détruire la Religion établie, c'est ordinairement changer ou détruire la Constitution.

Quand je dis que la Religion doit être inviolable, je suppose qu'elle concourt avec le Gouvernement au bonheur de la Société Civile; car si elle le choquoit, il ne faudroit pas perdre un moment à la corriger ou à la refondre.

Une Religion, qui dégraderoit l'homme en dégradant sa raison, dont les Ministres, cessant d'être Citoyens pour devenir plus sûrement Despotes, le dépouilleroient du droit sacré de l'examen; une Religion farouche dans ses Maximes, qui confondant le crime avec l'erreur, & faisant de l'erreur le plus grand des crimes, changeroit par cela même en ennemis, des homes faits pour être des frères; une telle Religion ne pourroit être regardée que come une conspiration contre la Société: Elle pourroit être ataquée imprudemment; elle le seroit toujours avec justice.

Mais une Religion épurée de préjugés destructeurs, douce dans ces Principes; pure dans sa Morale, également favorable à la liberté de l'homme & à celle du Citoyen, faite pour lier le Prince à ses Sujets & pour leur servir de garant réciproque; une telle Religion, si elle pouvoit n'être que l'Ouvrage des hommes, devroit être respectée come le plus beau Monument de la Raison humaine. Qu'importeroit que tel de ses Dogmes fut plus ou moins prouvé, si la totalité de ses Dogmes n'alloit qu'à rendre les hommes plus heureux? Leur ôterez vous des freins nécessaires? Substituerez vous l'anxiété [des doutes aux paisibles douceurs de la persuasion? Ebranlerez-vous le fondement de leur confiance mutuelle, en décrivant ce gage de leur mutuelle probité?

Quiconque ataqueroit une telle Religion, ataqueroit évidemment la Société; mais c'est dans la manière de la défendre qu'il faut porter la plus grande circonspection, sans quoi l'esprit de faction peut se tourner en maladie épidémique.

Il y a des Consciences tendres & timides, qui s'allarment dès qu'on met en question des points qu'elles regardent come consacrés: Cette délicatesse, si louable dans son principe, seroit funeste dans

ses excès, parce que rien n'est si contagieux que la frayeur, & qu'il est impossible que, la terreur sur cet objet une fois répandue, le Fanatisme ne l'augmente, & que l'Ambition n'en profite.

Sans doute la Religion doit être défendue, lors qu'elle est ataquée; mais elle doit être défendue sans inquiétude, & avec une confiance digne d'elle: Anoncer que la Religion est menacée, c'est toujours la mettre en danger, parce que c'est anoncer qu'elle a un grand nombre de transfuges; mais c'est aussi mettre l'Etat en péril. Il doit en résulter nécessairement dans le Peuple l'une de ces deux dispositions: Ou il ne prendra que de l'indifférence pour des opinions, qu'on lui représente come abandonnées par un grand nombre de gens, & libre de ce frein, il peut devenir intraitable; ou bien il entrera dans des inquiétudes sombres, & se croyant entouré d'ennemis, qu'il ne connoit pas, & qui veulent lui ravir ce grand bien, il sera disposé à regarder come tels tous ceux qui lui seront désignés par la haine, la vengeance, ou par l'enthousiasme.

L'Ambition, pour qui le crime n'est ordinairement qu'un moyen, ne manque

point d'irriter ces passions naturellement tristes & ardentes: C'est alors que les esprits deviennent atroces, les armes cruelles, & que les homes peuvent perdre jusqu'aux premiers sentimens de l'humanité. C'est ce qui fit, au milieu du Siècle passé, un horrible champ de carnage de cette Isle, aujourd'hui si heureuse & si triomphante. Quelques points de la Constitution, alors aussi mal éclaircis que depuis ils ont été exactement réglés, divisoient CHARLES & son Parlement: Ce grand intérêt n'auroit pas suffi cependant pour emporter le Peuple aux dernières extrémités: Les ambitieux le sentirent; ils crièrent que CHARLES favorisoit le Papisme, & que l'Eglise étoit en danger. A ce cri tout fut en mouvement: Les Presbytériens acusèrent les Royalistes de profanation & d'Athéisme. Les Seigneurs, attachés au Roi étoient *les Lords au cœur pourri*. Insensés qui ne savoient pas qu'ils aiguisoient des poignards contr'eux mêmes! A peine les Indépendans & les Millénaires eurent pris dans le Parlement la supériorité, qu'ils qualifièrent les Presbytériens come les Presbytériens avoient qualifié les Royalistes. Pour eux ils se nommoient *les Saints, les Confesseurs, le Parti de Dieu*. Ils voulurent sanctifier ces titres, en afec-

tant de l'horreur pour les plaisirs les plus innocents , qu'ils traitoient de *Vanités Païennes*. Les Révolutions les plus sanglantes furent toutes précédées par des Jeunes solennels. Les Indépendans en indiquèrent un extraordinaire pour *implorer l'assistance Divine* sur le meurtre du Roi qu'ils préparoient. Alors l'Angleterre fut livrée à toutes les horreurs du Gouvernement militaire & fanatique; la Liberté & le Monarque écrasés sous les débris du Trône ; la portion la plus illustre de la Nation , sous les pieds d'une troupe d'Enthoufiastes , qui l'égorgerent en levant avec dévotion les yeux au Ciel ; & ce fameux hipocrite , qui avoit attiré toutes ces passions farouches , & qui *ne s'occupoit* , disoit-il , *qu'à chercher le Seigneur* trouva le Sceptre du Despotisme.

Ces quèrelles , je le fais , ne produisent pas toujours de si grands crimes ni de si grands malheurs ; mais il est impossible que l'agitation des esprits au sujet de la Religion , n'ait des éfets funestes : C'est le moment le plus favorable pour l'ambition ; c'est le moment le plus formidable à l'innocence : On peut acuser d'Irréligion celui qu'on ne peut acuser d'aucun crime ; & come les homes vertueux

sont ceux que les ambitieux & les fripons redoutent le plus, ce sont eux aussi qui sont le plus en bute à leurs calomnies.

Tout ce que la Politique peut conseiller de plus sage pour prévenir les Factions, produites par le zèle faux ou inconsidéré, est pris dans la Religion même. Il ne faut qu'en suivre l'esprit; elle doit être défendue par les mêmes moyens qui l'ont persuadée: Eclairer ceux qui doutent; tendre une main secourable à ceux qui s'égarerent; opposer aux Sophismes le raisonnement, & la discussion aux faillies; voilà ses armes naturelles, & l'instrument de ses victoires.

Par tout où il y aura une grande liberté de penser, on en verra de grands abus; mais c'est des contradictions même que la vérité fait tirer avantage. Ne craignez pas les attaques qu'on lui porte; elle se fait jour au travers des erreurs, come un rayon de lumière perce le nuage qui lui étoit opposé: C'est son privilège éternel, dans cette foule d'opinion, qui se précipitent les unes sur les autres, de rester seule debout sur les ruines du mensonge.

Quiconque ne défend pas la Religion dans cet esprit de douceur peut être sûr qu'il ne défend que ses propres passions:

C'est un Fanatique qui s'égaré, ou un hypocrite ambitieux, qui voudroit nous égarer : Deux sortes d'hommes dont la Religion & le Gouvernement auront toujours tout à craindre.

L'Enthousiasme Politique peut avoir des effets aussi funestes que l'Enthousiasme Religieux. Le même objet est vû très différemment, suivant les différens points de vuë où l'on se place : Ceux qui sont passionnés pour l'autorité ne voient ordinairement dans l'amour de la Liberté, que les prétensions de la licence ; ceux qui aiment beaucoup la Liberté, n'envisagent souvent l'autorité, que par les gênes qu'elle y apporte, c'est à dire, par des côtés naturellement odieux.

Cette différente manière de considérer la Liberté & le Gouvernement est une des principales sources de l'esprit de parti ; & si ceux qui comandent oublient un seul instant, qu'il n'y a d'autorité légitime que celle qui conserve à la Liberté toute l'étendue dont elle est susceptible ; si ceux qui obéissent ne voient pas dans le Gouvernement la puissance qui fortifie la Liberté en la resserrant, ces deux portions de l'Etat se tournent aux Factions, & se choquant sans cesse, mettront bientôt tout l'Etat en combustion.

Ce premier danger n'est pas le plus grand. Par tout où les pouvoirs sont accumulés, que ce soit dans la main du Gouvernement, ou dans la main du Peuple, il n'y a plus de Liberté, ou du moins il n'y a qu'une Liberté d'accident. L'essence de la Liberté réside dans la distribution de l'autorité entre les différens Corps qui composent une République, mais c'est la maladie de presque tous les Corps de tenir prodigieusement à leur prérogatives, & de tendre sans cesse à les augmenter. Il est inconcevable combien cette espèce de Fanatisme a d'activité, & peut faire de ravages: Vous diriez qu'on agrandit son Etre, en agrandissant le Corps dont on est membre. C'est une passion qui peut mettre toutes les autres dans le silence: Et si on en doutoit, il n'y auroit qu'à jeter les yeux sur les Ordres Religieux, dont les Membres embrassent avec fureur la Règle qui les déchire, & qui dans l'anéantissement où les met leur esclavage, ne paroissent respirer encore, que pour l'accroissement d'une autorité dont ils sont les Martirs.

C'est un grand malheur pour un Gouvernement, lorsqu'il a dans son sein ces Zélateurs entêtés de son pouvoir. S'ils n'y sont pas réprimés, ils le précipiteront

dans les entreprises les plus imprudentes, & la voix des Sages y sera continuellement étouffée par les cris des Fanatiques.

Le Peuple dans les Démocraties a aussi son esprit de Corps ; car come il a ses droits dans le Gouvernement, il peut, come les autres Corps, être tenté de les étendre, & cette tentation est d'autant plus dangereuse, que les Citoyens qui le composent agissant come Souverains, lors qu'ils sont légalement réunis ; il est difficile qu'ils ne s'en souviennent, lorsqu'ils sont séparés.

Telle est cependant la Constitution nécessaire des Démocraties : Constitution si délicate & soumise à tant de Causes d'agitations, que leur tranquillité & leur conservation même est une espèce de miracle continuel. Gouvernées par des puissances rivales, qui doivent se contenir & se respecter également ; composées d'hommes qui ont à sacrifier sans cesse à l'amour de la République l'amour propre qui les domine ; quelle chaine assez forte liera toutes ces parties, qui cherchent naturellement à se séparer ? Quelle puissance surnaturelle fera naître le repos du sein de l'agitation ; l'ordre & l'harmonie de cette tendance éternelle à la discorde ? Une Vertu éclairée peut opérer ce prodige ; elle seule peut

faire concourir toutes ces dissonances à l'accord général.

J'entens ici par *Vertu*, cet amour de la Constitution, qui nous atache également à toutes les puissances qui la gouvernent, come étant toutes également l'ouvrage de la Constitution. C'est à mon gré le caractère distinctif du vrai Patriote. Exempt de partialités, il embrasse tous les Ordres de l'Etat avec la même affection. Celui qui n'a qu'un attachement exclusif pour le Corps dont il est Membre, n'est qu'un Sectaire qui usurpe insolemment le beau titre de Citoyen.

Quand cet amour de la Constitution règne dans une République, chaque Corps satisfait de son partage dans le Gouvernement, chaque Citoyen content du poste qu'il y ocupe, cherche à s'y distinguer par ses services & non pas à en sortir. Cette vertu enchainant tous les desirs, & ne laissant d'ambition que pour la République même, inspire la modération à tous les Corps & à tous les particuliers.

Cette modération, qui les renferme tous dans les limites que la Constitution leur a marquées, doit être singulièrement l'esprit du Gouvernement. C'est à lui à en donner l'exemple; c'est de lui que les autres Corps de l'Etat doivent le prendre. *Soyez*

plus jaloux de leurs droits que de vôtre droit propre : C'est une Maxime que je voudrois graver sur le Frontispice des Salles ou s'assemblent les Conducteurs des Républiques. Ils sont perdus , & la Constitution est perdue avec eux, s'ils montrent aux autres le chemin de l'usurpation.

Le Peuple, entouré souvent de Flateurs qui paroissent ne s'occuper que de ses droits , en ne s'occupant que de leur ambition , a besoin de beaucoup de Vertu, c'est à dire, de modération : Il en a même un plus grand besoin que les Corps moins nombreux , & par cela même plus difficiles à entrainer : Et si dans les Démocraties ce caractère de modération n'est pas le caractère du Peuple, il sera mené d'entreprises en entreprises , jusqu'à ce qu'il ait acablé sa Liberté & sa puissance même, sous l'excès de sa puissance.

Mais coment cet esprit de modération pourra-t-il devenir l'esprit d'un Peuple ? Saura-t-il discerner ses flateurs de ses amis, estimer autant dans la Constitution les Loix qui bornent son pouvoir, que les Loix qui lui attribuent des pouvoirs ? N'est-il pas à craindre, que dans sa passion aveugle pour la Liberté, il ne rompe les barrières qui la séparent de la licence,

& qu'environné de tant de séductions, il ne dépouille les autres Corps de l'Etat en croyant n'exercer que ses droits légitimes.

J'ai dit que la Vertu, qui prévient ou qui apaise les Factions, étoit une vertu éclairée. Les lumières du Peuple seront toujours la mesure de sa modération. Un Peuple livré à l'ignorance ne se doute pas seulement que ses opinions puissent être des erreurs ou des préjugés, & come il ne voit que leur importance, & qu'il s'y attache avec une grande obstination, les Partis se forment avec une grande facilité: Ainsi l'amour même de la Liberté, qui s'y mêle avec l'amour propre, peut y devenir funeste; come ces liqueurs bienfaisantes, que leur mélange & leur fermentation peuvent changer en poison mortel.

On a vû cependant des Politiques, qui ont crû que l'immutabilité de la Religion & du Gouvernement tenoit à l'ignorance des Peuples, & cela est vrai dans les Pays soumis au Despotisme Civil ou Religieux. Par tout où le grand nombre des homes sera réduit à n'avoir ni volonté, ni opinion, il faut bien le priver de connaissances. A quoi lui serviroient les lumières qu'à le désespérer en l'éclairant sur le malheur de sa condition? On pour-

roit le comparer à ces animaux qu'on aveugle pour leur doner de l'embonpoint.

Mais dans les Constitutions où l'Home dispose de sa croyance , & où le Citoyen a part au Gouvernement , on peut poser pour Maxime que sa stabilité , ainsi que celle du Culte y sera assurée , en raison de l'étendue & de l'universalité des conoissances : Car come dans une pareille Constitution il faut nécessairement que le Peuple agisse , & que le Peuple , considéré come un Corps nombreux , ne peut guères agir que par impulsion , il pourroit être poussé aux dernières extrémités , s'il étoit incapable de réfléchir sur les impressions qu'on lui done.

Si la Constitution est extrêmement favorable à la liberté de penser & aux droits politiques du Citoyen , il sera aussi extrêmement heureux que les Citoyens puissent l'aprofondir ; car il faut pour la conserver qu'ils l'aiment , & il faut la conoitre pour l'aimer.

Ici l'Angleterre justifiera mes principes. La tranquillité de son Eglise & de son Gouvernement a suivi le progrès de ses lumières. Pendant que ses Philosophes découvroient pour sa gloire les Loix du mouvement de l'Univers , ses Politiques découvroient pour son bonheur les Loix

plus importantes , qui assurent l'autorité en la renfermant dans ses bornes légitimes. Cette Nation impatiente, qui brisoit la tête des Rois, & qui se tourmentoit elle même , s'est calmée en s'éclairant. Une heureuse liberté de penser y assure la Constitution Civile & Religieuse. Le raisonnement plus cultivé que par tout ailleurs, y garantit des effets des mauvais raisonnemens. En vain CROMWEL y reparoitroit aujourd'hui : Il seroit réduit à servir la Patrie qu'il oprima.

Ce n'est pas assez d'éclairer les Citoyens sur la Nature & les avantages de la Constitution : Voulons nous dissiper cet esprit de Faction, qui après quelques instans d'un calme , hélas ! trop passager , semble gronder de nouveau & présager la tourmente ? C'est à nous, SS. SS. c'est à ceux qui sont à nôtre tête, à inspirer par leur exemple à tous les Citoyens ce respect pour les Loix, qui affermit tout ; cette modération, qui calme tout ; cet amour dominant du bien public, qui éteint tout esprit de parti en éteignant l'ambition, les jalousies & toutes les vues particulières.

Un Citoyen, pénétré de l'amour de l'Etat, ignore toutes les passions qui le troublent : Et coment les conoitroit-il, lui

dont la première passion n'est que le bien public? Seroit-il accessible au délire de l'ambition? Il ne voit dans les places du Gouvernement que d'honorables esclaves, chargés, aux dépens de leur liberté, de travailler au bonheur de la République. Son cœur seroit-il infecté des venins de la jalousie? Il regarde un Magistrat, un Citoyen vertueux, come un Père, come un Frère que la Patrie lui a donés. Il jouit des services rendus à l'Etat come d'un service rendu à sa Famille: Fier de les avoir pour compatriotes, leur mérite ne produit en lui que l'attendrissement & le desir de les imiter.

C'est cette noble émulation qui doit être l'ambition des homes libres. Voilà le ressort puissant d'une République, qui fait que toutes ses parties conspirent à son bonheur. Ne craignez pas de lui laisser son activité: Paisible, come le cœur qui la produit, elle porte par tout la félicité & l'harmonie; c'est ainsi qu'un ruisseau tranquile dans son cours conserve la pureté qu'il avoit à sa source.

C'est chez vous, SS. SS. qu'on trouve les exemples de cette émulation vertueuse; c'est dans votre sein, come dans son Temple, qu'elle doit se nourrir, s'élever & se répandre dans le public. Puisse cette

heureuse émulation, come une plante salutaire, y germer avec force & étoufer ces plantes nuisibles, qui voudroient croître à son ombre! Péririssent ces jalousies funestes, qui rendroient les Citoyens ennemis des Citoyens! Péririsse cette ambition malheureuse, qui sacrifieroit la tranquillité de l'Etat à la passion d'y figurer! Péririsse ce fanatisme aveugle, qui n'agit que par la fougue & par ses transports, qui ne conoit que les excès, & qui déchireroit la Patrie au nom de la Patrie même! Et que tous ensemble, Magistrats & Citoyens, instruits par nos agitations à conoitre enfin le prix du repos, animés du même esprit, réunis dans les mêmes principes, nous embrassions étroitement cette Constitution, hors de laquelle nous chercherons vainement la liberté, la paix & le bonheur!





R E F L E X I O N S

Sur ce Vers de BOILEAU,

Qui ne monte au sommet tombe au plus bas degré

J'AI dessein d'examiner si le sens que renferme ce Vers de BOILEAU est bien juste, & si l'on ne peut faire nulle exception à cette espece de Maxime. On ne manquera pas de me dire, que du moins dans la Poésie, il y faut exceller, ou ne pas s'en mêler :

Il écrit mal en vers , que n'écrit-il en prose.

Cependant, encore à cet égard, la Maxime n'est pas générale, & ne doit pas être prise à la rigueur. Il y a des Poètes qui, sans occuper le premier rang sur le Parnasse, sont très dignes d'estime. Après CORNEILLE, RACINE, la FONTAINE, BOILEAU, ROUSSEAU, VOLTAIRE, on lit avec plaisir les Tragédies de CAMPISTRON, celles de DUCHE', de la MOTHE,

& de la FOSSE. Je ne fais si l'on doit mettre à la première ou à la seconde place le fameux CREBILLON, qui s'est distingué dans le genre terrible: Ce qu'il y a de certain, c'est que ses Tragédies sont jouées avec beaucoup de succès.

Les Poésies de M. GRESSET n'en ont pas moins; & quoique celles du Père du CERCEAU, & de REGNIER DES MARAIS, ayent un peu perdu de leur réputation, elles ne sont pas sans mérite.

Pour ce qui concerne les Ouvrages en prose, si on ne lisoit que les excellens, on seroit réduit à un très petit nombre. Tel Auteur qui excelle dans un genre, est fort médiocre dans un genre différent. La FONTAINE, qui a si bien réussi dans les Fables & dans les Contes, a échoué dans les Comédies, & je suis persuadé que MOLIERE, qui a excellé dans le Comique, n'auroit pas eû le même succès dans le Tragique.

Il est bien des degrés du médiocre au pire.

Tous les Prédicateurs ne sont pas des TILLOTSON, des BOSSUET, des CHEMLAIS & des MASSILLONS; leurs Sermons cependant sont très utiles, & ne contribuent pas peu à l'édification publique. Il

n'est pas nécessaire d'une grande éloquence, & d'un génie supérieur, pour faire conoitre les dangers des passions & des vices, & le prix de la vertu; la vérité est belle par elle même; il fufit presque de la montrer dans sa noble simplicité, pour la faire triompher de l'erreur. Je dirai plus, c'est que les Ouvrages excellens ne sont pas proportionés à tous les Esprits; il y en a qui ne pouvant pas s'élever jusqu'au sublime, il leur faut une lumière conforme à la foiblesse de leurs yeux. Trop d'éclat les blesse. J'ai vû louer des Ecrivains médiocres au préjudice des Auteurs les plus excellens, & dans les Ouvrages de ces derniers, j'ai entendu applaudir aux endroits les moins travaillés, & les plus foibles; ceux où l'on pouvoit dire qu'HOMERE avoit soigné.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Pour conoitre, sentir, distinguer ce qui est véritablement beau & plein d'esprit, il faut en avoir beaucoup soi même; un Poète, un Peintre, un Orateur ne peut être bien jugé que par son égal ou son pair. Le gout de discernement

est presque aussi rare que les perles & les diamans, il ne se donne pas. Mais je m'aperçois qu'en faisant l'apologie des ouvrages médiocres, je fais peut être celle des miens: Peut être aussi l'apologie de certains Critiques :

Il est bien aisé de reprendre

Mais mal aisé de faire mieux.

LA FONTAINE.

Laissons parler ou déclamer les Censeurs, & faisons du mieux que nous pouvons. En faisant un bon usage de nos talens, nous aurons toujours l'approbation des Gens sages, & nous aurons rempli notre tâche. Aspirons à la perfection, sans trop nous flater d'y parvenir, puis qu'elle n'est pas l'apanage de l'Humanité; mais du moins, nous ferons toujours quelque pas vers le but, & nos progrès, quelques médiocres qu'ils soient, nous rempliront de satisfaction, & feront la meilleure & la plus noble récompense que nous puissions espérer de nos études & de nos travaux. Nos Lecteurs eux mêmes nous rendront justice, en profitant de nos Ouvrages. L'Abeille tire son miel de toutes les fleurs; des plus simples & des plus

comunes, come des plus belles & des plus rares. Le Soleil ne se montre pas toujours dans son éclat, & dans sa magnificence; les nuages le couvrent quelquefois; mais, quoique sa lumière ne brille pas également, il n'en est pas moins utile, & le mélange des jours nébuleux & des plus beaux jours à son usage, & produit une aimable variété.

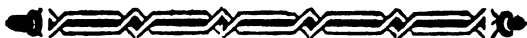
Mais, dira-t-on, dans les Ouvrages médiocres, il n'y a ordinairement rien de nouveau; & c'est le nouveau qui plait. Mais où le trouver? *Rien de nouveau sous le Soleil*: Il y a longtems qu'on l'a dit. En Physique même, où l'on a prétendu faire des découvertes, celle des Modernes pourroient être justement réclamées & révendiquées par les Anciens, qui sont nos Maitres presque en toutes choses. Nous ne faisons quasi que glaner après eux, come le dit la BRUYERE. Nos meilleurs Ouvrages soit en prose, soit en vers, n'ont presque d'autre mérite que celui de l'expression, qui en est un. A l'égard des pensées, les plus nouvelles ne sont pas les meilleures; la vérité est bien ancienne; quand on veut aller au de-là des Pays connus & cultivés, on ne trouve que des terres incultes & des déserts. On

veut inventer, & l'on donne dans le paradoxe, ou dans l'erreur. De là tant d'hérésies, de doutes, & d'incertitude. Ce qu'on trouve de nouveau dans BAYLE, dans MONTAGNE, dans le célèbre ROUSSEAU & dans le livre de l'esprit n'est pas ce qui est le plus digne d'approbation. Je suis persuadé qu'on pourroit faire un Ouvrage excellent, en se bornant à recueillir avec choix & précision ce qui s'est dit d'essentiel sur les sujets les plus importants. La forme l'emporte souvent sur le fond; c'est l'industrie de l'ouvrier qui ajoute du prix au diamant. La Nature est presque uniforme par tout, soit dans la végétation, soit dans la forme des animaux; mais quelle agréable variété dans la figure, dans les couleurs & leur mélange; dans le plus ou le moins de grandeur de tous les objets. Il n'y a point de plantes, point de fleurs, point d'animal qui nait son modèle, & il n'y en a point qui ne soit différent l'un de l'autre. L'original est par tout, mais quelle est la copie qui lui soit semblable?

Le Cœur humain, ce Labyrinthe où il est si difficile de pénétrer, est plus difficile encore d'en découvrir les détours & les routes secrètes, est presque la seule chose qui ne soit pas bien connue; cependant la

ROCHEFOUCAULT, la BRUYERE & quelques Auteurs qui ont travaillé pour le Théâtre, ont fait quelques découvertes dans ce dédale; mais l'on a peine à leur rendre justice. Des Ecrivains Modernes, des Compatriotes que l'on voit tous les jours, qui ont leurs foiblesses & leurs défauts, peuvent-ils avoir plus d'esprit, plus de conoissances que nous? *Nul n'est Prophète dans son Pays.*





LIVRES NOUVEAUX.

ECOLE de Littérature, tirée des meilleurs Ecrivains, à Paris, chez BABUTY Fils, Libraire, Quai des Augustins &c. 2. Vol. in 12.

Ce ne font point les idées d'un seul home, que l'on offre au Public, dans ce nouveau Cours de Belles Lettres; c'est une Ecole complete de Littérature, composée par tout ce que nous avons eû de meilleurs Ecrivains, en chaque genre; M. de VOLTAIRE, pour le Poème Epique; CORNEILLE, pour la Tragédie; FONTNELLE, pour l'Eglogue; LA MOTHE, pour l'Ode & pour la Fable; BOILEAU, pour la Satire; M. FAVART, pour l'Opéra comique; FUZELIER, pour la Parodie; REMOND DE CINQMARS, pour le Dialogue &c. &c.

La première Partie, qui comprend l'Art d'écrire en général, traite de la *signification, du choix & de l'arrangement des mots; des synonymes, des tropes, des figures, de l'éloquence, du stile & du gout.*

La seconde Partie traite des Règles par-

ticulières de chaque genre de Littérature en prose & en vers, tels que les *Lettres*, le *Dialogue*, la *Critique*, les *Journaux*, les *Romans*, l'*Histoire*, le *Discours oratoire*, les *Sermons*, le *Panégirique*, l'*Oraison funèbre*, l'*Eloquence du Barreau*, l'*Art de traduire*; la *Poësie en général*, la *Versification*, l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, le *Comique larmoyant*, le *Comique bourgeois*, l'*Opéra*, l'*Opéra Comique*, la *Parodie*, la *Farce*, la *Parade*, l'*Eglogue*, la *Fable*, l'*Ode*, la *Chanson*, la *Cantate*, l'*Régie*, la *Satire*, l'*Epitre*, le *Poëme didactique*, l'*Epithalame*, les *Stances*, l'*Enigme*, le *Logogriphe*, l'*Epigrame*, la *Dévisé*, les autres petits Poëmes jusqu'à l'*Inscription* & l'*Impromptu*. On ne voit à chaque Article que des Noms distingués, tels que FENELON, ROUHOURS, GODEAU, FRAGUIER, D'OLIVET, BRUMOI DU MARSAIS, NIVERNOIS, D'ALEMBERT, DIDEROT, MARMONTEL &c. Il est aisé dès-là de juger du mérite d'un pareil Ouvrage.

LA Gazette Literaire, dont le *Prospectus* avoit été publié l'année dernière, vient de comencer avec le mois de Mars de celle-ci. Elle est rédigée par M. l'Abé AR-

NAUD, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & par M. SUARD, déjà chargé de la direction générale de la Gazette de France. L'objet de cet Ouvrage périodique est de recueillir & d'anoncer, dans une Feuille qui paroitra régulièrement chaque semaine, tout ce que l'Europe fournira d'intéressant, relativement aux différens objets des connoissances humaines. Ainsi, non seulement les productions littéraires de toute espèce, mais encore les découvertes & les inventions dans les Sciences & dans les Arts, les descriptions des Spectacles & des Fêtes, les anecdotes sur la vie & les ouvrages des Savans & des Artistes, &c. formeront la matière de cet Ouvrage. Comme un plan si vaste exige nécessairement des correspondances promptes & exactes dans les différentes parties de l'Europe, les personnes employées pour le service du Roi de France dans les Pays étrangers sont chargées, par le Ministère même, de faire parvenir aux Auteurs les Livres, les Journaux, les Nouvelles, & toutes les Instructions qui leur seront nécessaires. Indépendamment de ces secours, on s'est assuré de la correspondance de plusieurs Savans étrangers, & l'on ne doute pas qu'ils ne s'empresent tous de concourir

à la perfection d'un Ouvrage destiné à répandre leurs productions.

ON vient d'imprimer à Lion un Ouvrage très utile, sur une matière qui n'avoit pas encore été traitée d'une manière complète, *De l'usage de l'eau dans la végétation, ou Traité de l'irrigation des prés, par M. BERTRAND d'Orbe en Suisse.* Ce Livre est dédié à la SOCIÉTÉ OÉCONOMIQUE de BERNE, & est reçu en France avec le plus grand empressement. L'Auteur y expose les principes, les règles & les précautions de l'arrosement des prés, avec beaucoup d'ordre & de clarté, selon la diversité des eaux, des terroirs & des circonstances. Il raisonne par tout en Philosophe éclairé & en Praticien, que l'expérience a instruit. Il a joint un chapitre, où tous les préceptes sont réduits en aphorismes simples, pour l'usage du Peuple. Des Planches mettent sous les yeux la pratique des règles, pour la conduite des eaux.

IL y a déjà beaucoup d'Elémens de Logique, M. d'ALEMBERT & M. DE LA CHALOTAY en paroissent demander de nouveaux, selon des vues tournées à la pratique, pour former l'esprit, & par là

même le cœur. M. BERTRAND Ier Pasteur de l'Eglise Françoisse de BERNE, a entrepris cet ouvrage, qui a aussi été imprimé à Lion sous ce titre: *Elémens de Logique, ou méthode de former l'esprit & le goût.* Sur un sujet, souvent traité, l'Auteur présente des idées qui ont paru nouvelles: Il y règne une précision, qui renferme, dans un fort petit volume, une multitude de choses importantes. Les règles pour former l'esprit à la Logique des vraisemblances, & le goût pour juger des Ouvrages qui se rapportent à l'agrément, sont exposées avec choix. Toute la Logique est réduite en pratique, & dans un Discours préliminaire, l'Auteur indique les genres d'exercices que l'on doit faire pour rendre l'étude de la Logique véritablement utile.

LE *Dictionnaire Oryctologique* de M. BERTRAND, a été contrefait à Avignon. On le traduit en Allemand & on se prépare de l'imprimer à *Leipsig*. Les Libraires de *la Haye* Mrs. GOSSE & PINET en donneront bientôt une nouvelle Edition augmentée, qui en arrêtera les contrefaçons, dont l'usage si connu, est si préjudiciable aux progrès de la Littérature.

**NOUVELLES ACADEMIQUES.**

P A R I S.

LA Société Royale d'Agriculture de PARIS a arrêté, qu'elle ajugeroit un Prix de 600 Liv. au Mémoire qui doneroit la *description, les causes, les effets & la curation des maladies épidémiques & contagieuses des Bestiaux, les moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès.* Ce Prix fera proclamé dans une Assemblée de la Société au mois d'Avril 1765. Les pièces pour le concours doivent être remises avant le 1 Janvier à M. DE PALERNE, Secrétaire Perpétuel de la Société.

La même Société ajugera au mois d'Avril 1766 un Prix de 800 Liv. pour le sujet duquel elle propose *Le meilleur travail sur la qualité & sur l'emploi des engrais, qui conviennent aux terres, principalement aux terres à blés, relativement à leur qualité.*

Elle demande surtout des expériences

bien faites , soit pour employer de nouveaux engrais , jusqu'à présent peu connus , ou négligés ; soit pour suppléer au fumier des animaux , lorsqu'on en a peu ; soit pour perfectionner la qualité des fumiers & autres Engrais.

D I J O N.

IL est d'usage en Bourgogne de semer suivant trois méthodes différentes :

1°. On sème dans les mêmes terres , la première Année du Blé ; la seconde des Mars ; & ainsi successivement , en alternant chaque année.

2°. On y sème une année du Blé , l'autre des Mars , & la troisième année on laisse la terre en jachère.

3°. On y sème une année du Blé , la seconde année la terre reste en jachère , & cette pratique s'observe constamment d'une année à l'autre.

L'Académie des Sciences , Arts & Belles Lettres de Dijon propose donc , pour sujet du Prix de l'Année 1765 : *Quelles sont les raisons physiques , qui doivent engager , relativement aux différens terroirs , à préférer l'une de ces trois méthodes ?*

B E R N E.

LA SOCIÉTÉ' OECONOMIQUE de BERNE, occupée des travaux les plus utiles, a distribué pour l'année 1762 des Prix & des Primes pour les objets les plus intéressans. Elle a donné un Prix, qui a été partagé entre M. MOSCHARD, Pasteur à *Béviillard*, dans la Prévôté de *Môtier Grand-Val* Evêché de Bâle, & M. A. STAPPER, Diacre à *Diesbach*, sur cette Question importante: *Quelle est l'éducation qu'il conviendrait de donner au Peuple Cultivateur; pour le former à l'Agriculture?* Les deux Mémoires feront imprimés dans le *Recueil de la Société*.

M. le Comte de MNISZECH, Staroste de *Javorow*, Membre de la Société, lui a donné un coin de Médaille, & une Médaille d'or. Il a en même tems prescrit un sujet pour un Mémoire, qui devra être présenté au mois d'Août 1764: *Quelle doit être l'esprit de la Législation pour favoriser l'Agriculture & la Population, & relativement à ces objets, les Arts, les Manufactures, & le Commerce (*)*.

(*) Nous avons déjà annoncé cette Question dans notre Journal de Décembre p. 658.

Le Sénat de la République, bien convaincu de l'utilité de l'établissement d'une Société, qui n'a que des vues importantes, vient de lui acorder une gratification, qui fera renouvelée chaque année.

Cette louable Société donera, pour l'Année 1764, un Prix de 20. Ducats, à celui qui aura présenté *la Balance ou le Bilan le plus exact & le plus complet d'exportation & d'importation de nôtre Canton, ou fourni les meilleurs Memoires pour y parvenir.*

Elle donera encore, un Prix de 20. Ducats, à celui qui aura présenté *le meilleur Tableau de l'état de la population dans le Canton en général, ou dans quelque District en particulier, & qui, en cas d'une dépopulation manifeste, aura indiqué, le plus solidement, les sources & les moyens de répopulation.*

Elle donera de plus, 30. Ducats, en diverses Primes, à ceux qui *excelleront dans la Fabrication des Draps de laine fine, dite Flamande du Pays*; 40. Ducats, en diverses Primes, aux personnes qui se distingueront *dans la culture du Lin, la fabrication des Toiles de lin du Pays, leur blanchissage,*

blanchissage, après & pliage; 10. Ducats à qui aura découvert une couche de terre à foulon pure.

Sur tout cela l'on publiera une Instruction détaillée pour le Peuple Cultivateur & Artisan.

La Société propose en outre, pour sujets du Prix de 1765, les Questions suivantes, destinant 20. Ducats au meilleur Mémoire qu'elle recevra sur chacune.

1°. *Quelle seroit la méthode la moins dispendieuse & la plus facile, sans égard à la quantité, de perfectionner la qualité du Vin, soit par le plan, soit par la culture, soit par la façon du Vin à la Vendange soit enfin par les soins à doner au Vin en Tonneau ou en Cave?*

2°. *Quelles sont les diverses causes de la décadence des Métiers & des Arts, dans les Villes du Canton, & quels seroient les moyens, les plus sûrs & les plus convenables, pour les relever de cet état de décadence?*

La Société donera aussi en 1766. 20. Ducats de Primes, pour encourager la culture de la Garance.

M A N H E I M.

L'ACADEMIE des Sciences, que nôtre Sérénissime Electeur a instituée dans cette

Capitale tint sa première Séance au mois d'Octobre dernier. Son objet principal doit être l'Histoire Politique, & l'Histoire Naturelle du Palatinat. Elle a proposé pour sujet du Prix qu'elle décernera cette année, les Questions suivantes : *Quelle fut l'origine du Comte-Palatin ? Quel étoit son emploi sous les anciens Empereurs de Rome, & sous les Rois des Races Mérovingiennes & Carlovingiennes, jusqu'au partage de la Monarchie des Francs en Provinces Orientales & Occidentales ? En quel tems comença-t-on d'anéxer cette Dignité à certains Domaines du Royaume ?*

Au sujet de l'érection de cette nouvelle Académie, M. HARDUIN, Secrétaire Perpétuel de la Société Littéraire d'Arras, a adressé à l'Electeur une Epître, qui trouve naturellement sa place ici :

A. S. A. S. MGR. L'ELECTEUR PALATIN,
*Sur l'Académie des Sciences que ce Prince
 vient d'instituer à MANHEIM.*

ILLUSTRE THEODORE, enfin ta Capitale
 Brille de tout l'éclat qu'elle eût à desirer :
 L'Europe dès long-tems se plaît à célébrer
 Les ornemens pompeux que ton Palais étale.
 On y voit les Beaux-Arts acueillis, honorés,
 Animés par tes dons, par son goût éclairés :

Tes Spectacles , remplis d'étonantes merveilles ,
Eblouissent les yeux , enchantent les oreilles ,
Intéressent l'esprit , & transportent le cœur.

Mais TERPSICORE , POLYMNIE ,
MELPOMENE , EUTERPE & THALIE ,
Partageant ainsi ta faveur ,

De leurs Sœurs excitoient la juste jalousie.

Oui , Grand Prince , il manquoit dans tes murs ré-
nommés

Une savante Académie ,
Où ton choix rassembloit des Disciples formés
Par la sage CLIO , par la docte URANIE.

Déjà je vois les habitans

De ce respectable Lycée

Instruire l'Univers des utiles présens
Qu'au sein de tes Etats féconds & florissans ,
Dépose la Nature à te plaire empressée.

Je les vois , débrouillant l'obscur Antiquité ,
De la Dignité Palatine

Tracer avec fidélité

Les fonctions & l'origine ,

Et sauver de l'oubli , par leurs nobles travaux ,
Mille faits dignes de mémoire ,

Que du tems destructeur l'impitoyable faux
Avoit jusqu'à nos jours dérobés à l'Histoire.

Je les vois sans nuage offrir à tous les yeux

Les vertus dont brilloient tes augustes Aïeux.

Mais quelle abondante matière ,

Pour leurs plumes quel doux emploi ,

Lorsqu'ayant parcouru cette vaste carrière ,

Ils auront à parler de toi !



S P E C T A C L E S.

L'ON a donné au Théâtre deux nouvelles Pièces : L'une est intitulée **BLANCHE & GUISCARD**, Tragédie de M. SAURIN, Membre de l'Académie Française. C'est une Imitation de **TANCREDE & SIGISMONDE**, Tragédie Angloise. Nous en donnerons l'Extrait le mois prochain.

La seconde Pièce a pour titre **L'ÉPREUVE INDISCRETE**, Comédie en deux Actes & en vers, par M. BREST. En voici l'idée.

ORONTE, ayant fait une fortune considérable en Afrique, y retourne pour éprouver la conduite & le caractère de ses Enfants. Pour cet effet, il laisse en partant à son Fils **DAMIS** la liberté de disposer de ses biens. Il cache cependant une somme de cent mille écus dans la Maison, & ne confie le secret de ce dépôt qu'à un Ami intime, nommé **ARISTE**. **DAMIS** dissipe

tout son bien , au préjudice de JULIE sa Sœur , qui souffre cette injustice avec une douceur & une patience peu comunes.

Il ne reste à DAMIS que la Maison , qui renferme le dépôt , & qu'il est résolu de vendre.

MARINE, Suivante de JULIE, reproche aigrement à LA FLEUR, Valet de DAMIS, les désordres de son Maître. Elle reproche aussi avec brusquerie à sa jeune Maîtresse sa docile résignation. ARISTE, dans le secret du Trésor, achete la Maison qui le renferme, sans faire conoitre à personne le motif qui l'y détermine. Tous les intéressés ne voient alors en lui, qu'un lâche Ami, qui favorise l'injustice & la dissipation de DAMIS. ERGASTE, Amant de JULIE, lui en fait des reproches si vifs, que ne pouvant plus y résister, il se détermine à lui confier son secret, en exigeant qu'il n'en parlera pas. ERGASTE, transporté de joie, en voyant qu'ARISTE n'a d'autre but que de conserver une partie du bien de JULIE, fait éclater sa reconnaissance dans les termes les plus forts, & il propose à ARISTE de se servir, pour transporter plus sûrement & plus secrètement cet argent, d'un Valet qu'on lui a fait prendre le matin, & qui est inconnu dans la maison.

Cependant les Maitresses de DAMIS l'ayant ruiné le quittent. Leur perfidie lui font naitre des remords sur sa conduite.

ERGASTE anonce à JULIE un bonheur qu'elle ne peut comprendre. La naïve & tendre JULIE presse son Amant de s'expliquer. Sa vivacité naturelle l'y porteroit, mais la réflexion l'arrête. L'amour le sollicite, l'honneur de sa parole & la raison l'enchainent. Il y a dans cette Scène un combat de sentimens, qui la rend très intéressante.

ORONTE de retour, rencontre à la porte de sa maison LEPINE, Valet d'ERGASTE, chargé d'une cassette, qui done de l'inquiétude au Vieillard. Il veut l'arrêter. LEPINE, qui ne le conoit point, résiste & il se forme entr'eux un débat fort plaisant. Le Guet arive, & les menaces du Comissaire font parler le Valet.

ARISTE & DAMIS surviennent. ORONTE se met à l'écart avec LEPINE pour entendre leur conversation. DAMIS exprime son repentir d'une manière si touchante, que le Père atendri lui pardone. LEPINE court anoncer cet événement à ERGASTE, qui vient ainsi que JULIE; & le bon ORONTE les unit l'un & l'autre.

Cette Pièce a été retirée le 6 du mois

de Février, après la quatrième représentation.

LE 13 du même mois, les Comédiens François représentèrent pour la première fois, **IDOMENE'E**, Tragédie nouvelle de **M. LE MIERRE**.

Le Théâtre représente le rivage de la Mer. On voit d'un côté un Temple de la Ville de Sydon & de l'autre le Palais du Roi. **IDOMENE'E**, après avoir apaisé **NEPTUNE** par le vœu imprudent d'immoler la première personne qui s'offrira à sa vue en abordant dans son Isle, est prêt d'arriver, & c'est où la Pièce comence.

A C T E I.

IDAMANTE, Fils d'**IDOMENE'E**, qui pendant la tempête avoit comandé au Grand Prêtre d'implorer les Dieux pour la conservation de la Flote du Roi, comande de faire un nouveau sacrifice, qui procure à son Père un prompt & heureux retour. Il ne quite point le rivage de la mer, dans l'espérance de le voir bientôt arriver; & là il s'entretient avec son Confident de son amour pour son Père, de son impatience de le revoir, de sa crainte de le perdre. Dans ce moment paroît

ERIGONE, épouse d'IDAMANTE, qui lui apprend l'arrivée de SOPHRONIME, Serviteur fidèle d'IDOMENE'E, & son Compagnon de voyage. On le fait venir; on l'interroge; il ignore le sort du Roi.

Nous n'avons parcouru l'immensité des mers,
 Qu'à travers les écueils & qu'au jour des éclairs.
 Des Cyclades encore les roches menaçantes
 Etalent les débris de nos poupés fumantes;
 Le seul Vaisseau du Roi sur les flots orageux,
 Sembloit come un dépôt conservé par les Dieux.
 Déjà même des vents la fureur satisfaite
 Nous redonoit l'espoir d'arriver dans la Crète:
 Mais non loin de cette Isle & près de ce rocher,
 D'où le front de l'Ida se découvre au Nocher,
 Les vents impétueux rallument les tempêtes;
 Le Ciel étincelant s'entr'ouvre sur nos têtes;
 Le Vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux;
 Nous touchons jusqu'aux Cieux, nous roulons sous
 les flots.

A ces coups redoublés de NEPTUNE & d'EOLÉ,
 L'horreur, le péril croit, l'espoir fuit, la mort vole;
 Plus de salut; poussé sur les écueils, hélas!
 Notre vaisseau s'entrouvre & se brise en éclats.
 Dans la nuit, dans l'éfroi, tout périt, tout s'égare;
 Je veux suivre le Roi, la vague nous sépare
 Et les flots ennemis m'entraînent sur ce bord,
 Où revenu sans lui j'invoque encore la mort.

ERIGONE, à ce récit, fait éclater sa douleur par une invective véhémence contre HELENE, dont les amours ont causé tant de maux à la Grèce. IDAMANTE, plus occupé de son Père que d'HELENE, croit que s'il avoit été auprès de lui pendant la tempête, il l'auroit sauvé du naufrage. Il va pour élever un tombeau à sa mémoire, lorsque NAUSICRATE, son Confident, lui apprend qu'on a vû de loin un home qui s'avançoit lentement sur le rivage. Cette nouvelle fait renaitre l'espoir dans le cœur du jeune Prince, qui court du côté qu'on vient de lui indiquer.

A C T E II.

IDOMENE'E, seul sur le bord de la mer, déplore le malheur de sa Flote, espère de trouver dans les embrassemens de son Fils quelque adoucissement à sa douleur. Mais un remords le remplit d'allarmes, & empoisonne son espérance. Il se rapelle son funeste serment.

NEPTUNE, as tu reçu ma promesse inhumaine ?

Ce Vœu que je t'ai fait d'immoler en ces lieux

Le premier que la rive ofriroit à mes yeux !

Ah ! quand je t'implorois pour rentrer dans la Crète,

Quand l'éfroi m'a dicté ma prière indiscrette ,
 J'espérois épargner sur les mers en fureur ,
 La mort à tous les miens , ce spectacle à mon cœur ;
 Et par humanité dans ce péril extrême ,
 J'atentois , trop aveugle , à l'humanité même.

.
 Peuple heureux sous mon Fils , un de vous sur ce
 bord ,

De mon premier regard recevra donc la mort !
 Ah ! montrez-vous en foule , & m'épargnez un
 crime ,

En ne me laissant pas discerner ma victime.

Hélas ! sur ce rivage , où j'apelle le deuil ,
 Je n'ose faire un pas , ni jeter un coup d'œil ,
 Ciel... un infortuné s'avance sur la rive !

C'est son Fils ; il le reconoit dans le moment où , pour acomplir son vœu , il est prêt à le poignarder. Il jette son poignard & détourne la vuë. Un acueil si triste , après dix ans d'absence , jette l'éfroi dans l'ame d'IDAMANTE. Il presse le Roi de lui découvrir le sujet de sa douleur ; mais ce Père infortuné , que son malheur acable , se soustrait aux questions & aux embrassemens de son Fils. En se retirant il est aperçu par ERIGONE , & il se dérobe également à sa vue. Elle vient avec précipitation en témoigner son éto-

nement au Prince son Epoux. Ils sont instruits l'un & l'autre par la bouche de SOPHRONIME, que le vœu indiscret d'IDOMENE'E est ce qui cause son désespoir. SOPHRONIME ignore, ainsi qu'ERIGONE, qu'IDAMANTE est le premier qui s'est offert à la vue du Roi; le jeune Prince apprenant ce funeste serment, ne doute point qu'il ne soit la victime destinée à la mort; il cache son trouble; il fuit pour n'en rien laisser paroître aux yeux de son Epouse.

A C T E III.

SOPHRONIME⁷⁵ tâche en vain de détourner IDOMENE'E d'accomplir le vœu qu'il a fait à NEPTUNE. Le Roi veut sauver la vie à son Fils; mais il veut se l'ôter à lui-même. Il veut que le Prince & ERIGONE quittent la Crête, & s'embarquent pour Samos. C'est dans ces circonstances qu'ERIGONE, ignorant toujours qu'IDAMANTE est la victime, dit à IDOMENE'E

Seigneur, née à Samos, loin des mœurs de la Crête
Loin d'un culte inhumain que ma pitié rejette,

Je gémis de venir, malgré ce désaveu,
Presser sur l'inconnu l'effet de votre vœu.

On fait votre serment ainsi que vos allarmes;

475 JOURNAL HELVETIQUE

Ce Peuple entier s'étonne & se plaint de vos larmes ;
Il s'assemble ; il murmure ; il demande à grands
cris

La victime promise à la Loi du Pays ;
Loi dure , Loi de sang qu'à jamais je déteste ,
Et que n'a pû dicter la justice céleste ;
Mais hélas ! établie à la honte des Dieux
Chez ce Peuple barbare & superstitieux.
Celui dont la vertu l'abhorre au fond de l'ame ,
Craignant de plus grands maux , lui-même la re-
clame.

Oui , si vous refusez d'obéir à la Loi ,
Vous remplissez l'Etat de désordre & d'éfroi.
Abandonnez un sens pour satisfaire au reste ,
Pour écarter de vous un péril si funeste.
Puisse ce malheureux être ici le dernier
Que la Crête à nos Dieux verra sacrifier.

I D O M E N E' E.

Ciel ! que demandez-vous , ma Fille ?

E R I G O N E.

La patrie ,
L'humanité , tout parle à vôtre ame atendrie.
Il coûte à vôtre cœur de livrer à la mort
Un Mortel condamné seulement par le fort.
Mais tout-me fait trembler ; une Loi tyranique ,

L'empottement du Peuple , un fanatisme antique.
 Prévenez sa fureur , Seigneur , pour vos Etats ,
 Pour vous , pour vôtre Fils...

I D O M E N E ' E , (*avec un cri.*)

Ah ! vous ne savez pas ,
 Erigone...!

E R I G O N E .

Seigneur !

I D O M E N E ' E .

Jour fatal ! vœu barbare !
 Je ne fais où je suis....

E R I G O N E .

Quel trouble vous égare !

I D O M E N E ' E .

Tremblez de me presser & de m'interroger.

E R I G O N E .

Quel étrange langage , & quel nouveau danger !

I D O M E N E ' E , (*à part.*)

Je frémis de parler , je frémis de me taire.

E R I G O N E.

Achevez , quel qu'il soit , d'éclaircir ce mystère.

I D O M E N E' E.

La colère des Dieux... mes destins inouis...

Madame... aprenez tout , la victime est mon Fils.

E R I G O N E.

Qui !

I D O M E N E' E.

Mon Fils !

E. R I G O N E.

Je me meurs.

Elle s'évanouit ; le Roi & SOPHRONIME la conduisent vers les degrés du Temple, où elle reste acablée de son désespoir. Revenue à elle-même & livrée à sa douleur , elle entre dans le Temple pour implorer les Dieux , tandis que le Prince son Epoux vient se dévouer à la mort. Le Roi croit que la fuite de son Fils apaisera le Ciel. IDAMANTE préfère le trépas ; IDOMENE'E veut fuir lui-même : Le Peuple instruit du sort du jeune Prince qu'il

adore , acourt en foule pour le sauver.
 IDOMENE'E persiste à vouloir quiter la
 Crète ; IDAMANTE fort pour retenir son
 Père & apaiser le Peuple.

A C T E IV.

Tout semble disposé pour le départ du
 Roi de Crète, lorsque le Grand-Prêtre vient
 lui déclarer que les Dieux demandent le
 sang qu'il a promis. S'il le refuse, il lui
 prédit les plus grands malheurs. Voyez,
 lui dit-il,

Voyez sur ces climats les vents souffler la mort.
 Vos Sujets épordus dans ces momens terribles ,
 Tomber autour de vous, sous des coups invisibles ;
 Trainant , pour fuir ces bords , leurs pas apesantis ,
 Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris.
 Aux funèbres accens de tant de voix plaintives ,
 Aux phantômes errans qui couvriront ces rives ,
 Vous croirez voir le Styx sur ce bord éfrayant ;
 Vous mourrez mille fois dans ce Peuple expirant :
 Et verrez vôte Fils , dans ce sicau funeste ,
 Lui même envelopé par le courroux céleste.
 Ainsi vous subirez tous les malheurs unis ;
 Vous perdrez vos Sujets , sans sauver vôte Fils.
 Dans ce pressant danger hâtez-vous de résoudre.

I D O M E N E' E.

Les Dieux peuvent fraper ; mais j'attendrai la
foudre.

Je suis Père.

L E G R A N D - P R E T R E .

Oui , Seigneur , & c'est de vos Sujets.
Le Ciel qui vous chargea de ces grands intérêts ,
Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie.
Veillez sur les humains que l'Etat vous confie :
C'est le devoir des Rois , c'est la loi de leur rang.
Le Ciel n'a point borné leur famille à leur sang.
Leur peuple est la première ; & vôtre ame inquiète
Se doit dans ce moment toute entière à la Crête.
Iriez-vous l'acabler par des malheurs affreux ,
En osant disputer contre le choix des Dieux !
Si sur vôtre passage un destin moins sévère
N'eût mis , au lieu d'un Fils, qu'une tête étrangère,
Vôtre cœur , aux dépens d'un sang indifférent ,
Alors envers le Ciel s'aquitoit aisément.
Cependant vous plongiez d'une main meurtrière
Dans le deuil & les pleurs une famille entière.
Le sort tombe sur vous ; vous souffrez ce qu'ailleurs ,
Vous versiez d'amertume & laissiez de malheurs ;
C'est ainsi qu'apaisant l'éternelle justice ,

Il faut que vôtre vœu devienne un sacrifice.

Gémissez ; mais cédez. Le doute où je vous vois
Expose vôtre Fils & la Crête à la fois.

Ces paroles du Grand Prêtre replongent IDOMENE'E dans son premier désespoir. En vain ERIGONE entreprend de persuader à ce Prince, que l'accomplissement d'un serment come le sien, est plus capable d'irriter, que d'apaiser la Divinité. Elle tâche de le combattre par des raisons & par des exemples. Mais le Ciel semble, par des fléaux qui épouvent le Peuple, demander la victime promise.

A C T E V.

IDAMANTE, pour prévenir les malheurs qui menacent la Crête, se dévoue à la mort : Ni les prières de ses amis, ni les vœux de son Père, ni les larmes de son Epouse, ne lui feront changer de résolution.

Auteur des maux publics , me rendrai-je en ce jour
L'horreur d'un Peuple entier dont tu m'as vu l'a-
mour ?

S'il fut heureux par moi , si sa reconnoissance
Contre mon Père même avoit pris ma défense ;
S'il m'apelloit tantôt à ce suprême rang ,
Je vois en lui mon Peuple , & je lui dois mon sang.

E R I G O N E.

Voilà le seul honneur dont ton ame est jalouse !
 Ton Peuple ! mais , cruel , ta malheureuse
 Epouse !

I D A M A N T E.

Et je meurs pour toi-même , en détournant de toi
 Le fléau qui pourroit te fraper devant moi,

E R I G O N E.

En périrai-je moins ? Ta vie étoit la mienne.
 Tu n'en saurois douter : Ma mort suivra la tienne.
 Va , la contagion est aveugle en son cours ,
 Le hazard en ces lieux peut épargner mes jours ;
 Mais que fera le coup où ta fureur s'obstine ,
 Qu'assurer à la fois & hâter ma ruine ?
 Et qu'importe à mon sort , que ce soit le fléau ,
 Ou bien le désespoir , qui me plonge au tombeau ?

Au moment où IDAMANTE va s'arracher des bras de son Epouse , pour courir à la mort , les Portes du Temple s'ouvrent , & le GRAND-PRETRE paroît suivi des autres Prêtres & du Peuple.

E R I G O N E.

ête , des Autels implacable Ministre ;

Tyran , qui veut soumettre à d'homicides loix
 Les jours de l'innocence & le sang de tes Rois.
 Eh ! quel vœu faut-il donc qu'IDAMANTE acom-
 plisse ?

Quel Dieu préside au meurtre, & prescrit l'iniustice ?

(*Mettant la main sur l'Autel.*)

Voici ; voici l'Autel où les vœux les plus saints
 M'engagèrent à lui.. devant eux. . dans vos mains !
 Et vôtre fanatisme aveuglément préfère
 A des sermens sacrés un ferment sanguinaire.
 Ah ! s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux ,
 Doit-ce être , répondez , le ferment vertueux ?
 Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine ,
 Un vœu n'est-il sacré , que lorsqu'il assassine ?
 J'embrasse cet Autel ; & pour en aprocher ,
 Cruels , toute sanglante, il faut m'en arracher.

IDOMENE'E arrive du Temple avec pré-
 cipitation pour sauver son Fils de la mort
 & s'immoler lui-même. Mais IDAMANTE
 le prévient ; & voyant son Père prêt à se
 sacrifier , il se frappe d'un poignard. Le
 tonnerre gronde ; ERIGONE tombe évanouie
 au pied de l'Autel ; IDOMENE'E veut se
 fraper de l'épée de SOPHRONIME ; celui-ci
 le retient , & la Pièce finit par ces vers
 que prononce IDOMENE'E.

Eh bien , Dieu de la Crête ,

Mon serment est rempli , vôtre loi satisfaite.

J'ai tout perdu. Crétois , je vous rends vôtre foi.

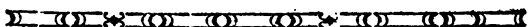
Non , je n'ai plus de Fils , vous n'avez plus de Roi.

Je quite ces Autels , ce Trône , ce rivage.

Tout m'est affreux. Je fuis une sanglante image.

Je vais chercher ailleurs des Dieux moins ennemis ;

Je vais pleurer ailleurs mon serment & mon Fils.



E P I T R E

A DAMON SUR LE PRINTEMPS.

DES objets que je vois d'ici ,
 Tu me demandes la peinture ;
 Tu veux qu'à la même mesure
 Chaque vers soit assujetti :
 Mais je redoute ta censure.
 Comment te tracer la figure
 De ces Monts dont la contexture
 Ne se découvre qu'à demi ?
 Le Ciel leur sert de couverture.
 A peine une triste mesure
 Nous offre-t-elle un foible abri :
 Là semble expirer la Nature :
 Leur sommet de neige blanchi
 Est le séjour de la froidure ;
 Et se perd dans la nuë obscure :
 D'affreux torrens par leur murmure
 Font peur au voyageur transi ;
 Et s'engouffrent dans l'enfonçure,
 Mais quelle aimable bigarure

Montrent les Côteaux que voici ?
 Sur un lit de fleurs , de verdure ,
 Cette eau serpente à l'aventure :
 Mille troupeaux sur sa bordure
 Trouvent , se jouant à l'envi ,
 Une agréable nourriture.
 Des frimats l'air n'est plus noirci ;
 De fleurs ce parterre est garni ;
 Quel parfum , & quelle culture ?
 Quel amphithéâtre enrichi
 De tous les dons de la Nature !
 D'oiseaux & de festons rempli ,
 Par tout il offre la parure
 Dont FLORE l'avoit embéli.
 Habitans de ce lieu chéri
 Que jamais la discorde impure
 Ne trouble vôtre Géniture !
 Que jamais sa noire imposture
 Ne vous soumette à sa merci !
 Regardez come un Enemi
 Le luxe , la fraude , & l'usure.
 Hà ! tant que vous vivrez ainsi
 Vous ne serés point asservis ,
 Et vous goûterés sans soucis
 La prospérité la plus sûre.

Là , coule un Lac dont l'onde pure
 Aux poissons fournit la pature ;
 Tantôt c'est un miroir uni ,
 Et tantôt un affreux murmure
 Fait trembler le plus enhardi
 Et lui montrè la sépulture.
 Là , cent bateaux & leur armure
 D'un gros vent éprouvent l'injure.
 Ou suivent lentement l'alure ,

D'un air dont le souffle adouci
 Sur l'eau ne fait qu'une frisure :
 Et d'une flote en racourci
 Ils nous retracent la peinture.

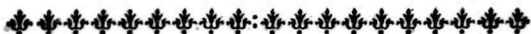
Que j'aime le séjour de ces sombres forêts !
 Que j'aime à méditer sous leurs ombrages frais !
 Et loin des médifans , de l'erreur , & du monde
 Couler ici mes jours dans une paix profonde.
 Je n'y redoute point les caprices du sort ;
 Et j'atens de Dieu seul , ou la vie , ou la mort.
 Ce Dieu qui me forma pour l'aimer , le conoitre
 De moi , de l'Univers est le Souverain Maître ,
 Il m'a fait éprouver son amour paternel ;
 Et j'en espère encore un bonheur éternel.

LOTÉRIE.

ON trouvera chez M. André BOVAY, Fils, Négociant à Genève, des Billets entiers, des demis, des quarts & huitièmes de Billets de la 49me Loterie de la Généralité de Hollande, de deux millions trois cent & cinquante deux mille florins en six Classes, arrêtée par LL. HH. PP. Les États Généraux des Provinces Unies le 30 Janvier 1761. Elle consiste en 40000 Billets & 20542 Prix & Primes, parmi lesquels il y a beaucoup de Lots fort considérables. Savoir un de 100000 fl. un de 75000 fl. deux de 50000 fl. un de 40000 fl. trois de 30000 fl. un de 25000 fl. six de 20000 fl. un de 15000 fl. six de 10000 fl. onze de 5000 fl. deux de 3750 fl. quinze de 5000 fl. quatre de 2500 fl. dix huit de 2000 fl. six de 1500 fl. sept de 1250 fl. deux cent vingt de 1000 fl. avec une quantité

de Prix médiocres de 750 fl de 500 fl de 250 fl. &c. &c. La mise dans la première Classe est pour les Billets entiers 5 fl. d'Hollande ; seconde 10. fl. troisième 14 fl. quatrième 16 fl. cinquième 20 fl. & dans la sixième ou dernière Classe 10 fl. & de plus une Prime de 2. fl au profit du Pays ; ainsi un Billet qui n'a rien tiré jusques à la cinquième Classe inclusivement 75 fl. & la prime susdite La Collecte se fera au Comptoir des Loteries de la Généralité sur le Heeregragt à la Haie & dans les principales Villes chez les Collecteurs. Le tirage de la première Classe comencera infailliblement le Lundi 21 Mai 1764 publiquement à la Haie & les suivans de 5 semaines, l'une après l'autre La nourriture des Billets, qui n'auront pas été payés d'abord en plein, doit être faite au plus tard le Vendredi avant le tirage de chaque Classe, sous peine de confiscation absolue des Billets Les propriétaires des Billets, qui auront payé la mise entière, recevront en tirant un prix ou prime, dans les cinq premières Classes, ce qu'ils auront payé de trop pour les suivantes On retiendra come à l'ordinaire 12 pour cent des Prix & Primes de mille florins & au dessus, & 10 pour cent de ceux au dessous. Quinze jours après le tirage de chaque Classe, l'on payera au Porteur du Billet le Prix ou Prime qu'il aura tiré, chez le Collecteur où le Billet aura été distribué. Les Plans gratis, que l'on pourra tirer de chez le Sr. André BOVAY Fils, donneront au Public un plus ample éclaircissement du jeu favorable de cette Loterie.

Le mot de la première Enigme de Mars est la RESPIRATION; celui de la seconde LE TEMS; & celui de la troisième PELOTTE DE NEIGE. Le Logogriphe s'explique par VIRGULE, où l'on trouve Gril, Lire, Iore, Velu, Vue, Vil, Vie, Luire, Grive & Grue, Rive, Livre.



T A B L E.

E XAMEN de la vraie signification du mot Hérétique.	371
Dissertation sur cette Question : Quel Peuple fut jamais le plus heureux.	383
Premier Discours sur l'esprit de Parti, prononcé à Genève par M. TRONCHIN, Procureur Général, au commencement de l'Année 1762.	405
Second Discours sur le même sujet, prononcé au commencement de 1764.	425
Réflexions sur ce Vers de BOIBEAU, Qui ne monte au fomet tombe au plus bas degré.	449
Livres nouveaux.	456
NOUVELLES ACADEMIQUES.	
Prix proposés par la Société Royale d'Agriculture de Paris.	461
— par l'Académie de Dijon.	462
— par la Société Economique de Berne.	463
— par l'Acad. des Sciences de Manheim.	469
Vers à S. A. S. l'Electeur Palatin sur l'Académie établie à Manheim.	466
Speñacles.	468
Epitre à Damon sur le Festin.	484
Loterie.	486

